

# Staline selon Varlam Chalamov

## Cécile Winter

### Abstract:

We have tried to approach what was the Real of Stalin's time by following the writings of Varlam Shalamov, who was such a "privileged" witness of it. We depart from his writing on the revolutionary times of the 20s, on the characteristic of absolute novelty of the October Revolution and the radical enthusiasm it generated – an enthusiasm that entirely turned around the construction of "soviet power", without dialecticization with a third political term after Lenin passed away. We follow then his analysis of the 30s, defined by the five years plan, the objective the plan aimed to realize entailed an entirely different consideration: economic success, a political and moral catastrophe, Shalamov states, in this point in accordance with what later Mao Zedong will say about it. This leads us to the years of the terror, 1937 and 1938, frenetic imposition of the reign of the One of the State by amputation: continued retrenchment of those who one designates as "enemies of the people". This is the concentration camp Kolyma, the "tales" of which constitute the best-known element of Shalamov's work. Overall we are careful with regard to any judgment "of the whole", worthy of Stalinist fashion and leading to questions that are devoid of any sense other than a radically anti-revolutionary one (does one have to "let go", does one have to "lose the war"?). We approach the Chinese Cultural Revolution, up to day the only attempt of an effective balance sheet of Stalin's time and the only proposition of another way.

### Keywords:

Stalin, Shalamov, Absolute Errancy of the State, Terrorist Politics, Cultural Revolution, forced Labor Camps

*Oui...Comment tout cela était ?  
La rivière la conduisait  
Par-dessus ses sables de fond,  
Et ses monceaux de limon*

*Alors sur elle se penche  
Audacieux et débrouillard,  
Connaisseur de pièces rares  
Un maître en restauration.*

*Grossièrement taillée  
Dans tout le tronc  
D'un chêne géant -  
La barque.*

*Sans relâche,  
Au mépris de sa fatigue,  
Utilisant toute la science,  
Comme autrefois la rétablit.*

*La rive déclinait un peu,  
Impossible de nager.  
Passages difficiles  
Embrouillés.*

*L'archéologue contemple  
Cette balance du bien et du mal :  
La barque n'est plus en ruine  
Mais elle est là, intacte.*

*Et la barque a sombré  
profond. S'enlise.  
S'est endormie  
Loin de la vie.*

*Il ne faut pas la  
Classer dans les statistiques  
Des démembrements  
Et des contrôles au carbone.*

*Une roche sur ses épaules  
Et de la tête aux pieds  
Le sable la recouvre  
Pour la cacher aux hommes.*

*Dans son bref destin,  
Aujourd'hui, pas au fond,  
La barque peut très bien  
Servir la rivière.*

*Au bout de cinq siècles  
Le squelette de la barque  
A la lumière des étoiles  
Fut trouvé puis retiré.*

Chalamov, poème tiré des « Cahiers de la Kolyma »

### Staline selon Varlam Chalamov

citations mises en forme par Cécile Winter

Staline nous « fait » encore beaucoup, énormément. Pour nous désembourber de l'amer aujourd'hui, on a besoin de la boue des années trente. Si on refuse de s'y frotter, on ne fera que s'enfoncer. Ce sera, sur ce que fut Staline et ce qu'il fit, entièrement prélevé sur l'œuvre de Varlam Chalamov traduite en français : un « petit livre » de citations de Chalamov, en quelque sorte.

Partial, ça va de soi, sinon ça ne vaudrait une heure de peine. Partiel, en tant qu'hommage à Varlam Chalamov, puisque sont laissés de côté ses poèmes, les moments les plus denses et aigus de sa prose, son œuvre de théoricien de la littérature et de la poésie, au profit de la plongée dans l'époque et de l'analyse. Comme si on redoublait l'atroce injustice du temps qui fit barrage à son talent et à sa vocation. Il le pardonnera, j'espère, si sa pensée de ce temps n'est pas trahie par notre choix. Puisque aussi bien pour lui la poésie est un destin, et l'artiste défini par l'exigence morale.

Partial et partiel concernant Staline, assurément : pas d'autre lecture que celle de Chalamov, à l'exception des souvenirs d'un jeune américain qui a vécu les années 30, comme ouvrier soudeur, sur le grand chantier de Magnitogorsk (au-delà de l'Oural), et du petit livre de la collection Archives intitulé « les procès de Moscou ». En outre,

malheureusement, nous n'avons pas tout Chalamov. Entre 1932 et 1937, il travaillait pour différentes revues de Moscou, ainsi qu'à la radio, aux « Nouvelles de midi des travailleurs ». **« On peut dire que, de 1932 à 1937, il n'y eut pas une usine, pas un logement communautaire ni une cantine d'ouvriers, à Moscou ou en banlieue, que je n'ai visités plusieurs fois »**. Ces témoignages irremplaçables nous manquent. Après « les années vingt », tout sera vu et réfléchi depuis les camps, ceux du début des années trente dans l'Oural – c'est « l'antiroman Vichéra », qui couvre les années 1929 à 1932 – puis, à partir de 1937, les célèbres « Récits de la Kolyma », à propos desquels il écrit, en 1964 : **« Chacun de mes récits est une gifle au stalinisme, et, en tant que tel, n'est soumis à d'autres lois que celles du muscle. »**<sup>1</sup> (

Il peut montrer ses muscles sans forfanterie, Chalamov, parce qu'il est un géant. Il est vraiment celui qui a pris le siècle sur ses épaules, selon le mot de Sartre, et qui a dit, j'en répondrai. Et pour lui, dire, c'est faire. **« Une compassion qui n'est pas confirmée par un acte, c'est le comble de la fausseté »**<sup>2</sup>. Si, comme il le montre, ceux qui furent jetés à la Kolyma formaient un sous-ensemble générique, sans qualité spécifique, du peuple russe, lui ne s'y est pas trouvé par hasard. Il est celui qui se jette dans la mêlée, il est un insoumis (**« Et c'est justement parce que [mes sœurs et moi] étions des victimes que nous ne jugions pas utile de nous soumettre**<sup>3</sup>, il est un homme des années vingt, il est un homme de choix et de principe, il a une force morale hors du commun, il est un politique lors même, nous y reviendrons, qu'il faut entendre par là le principe même de la politique même au défaut de sa réalité . C'est pourquoi il nous a semblé licite, et sensé, de nous en remettre à lui pour approcher et pour comprendre un peu le temps « Staline ».

**« Depuis ma plus tendre enfance et peut-être dès avant ma naissance, ma vie a toujours été partagée entre deux choses. La première était la littérature, l'art : j'avais l'intime conviction d'avoir mon mot à dire en littérature, en prose, en poésie, aux côtés des plus grands de chez nous, que c' était là mon destin. La seconde chose importante était de prendre part aux luttes sociales de mon temps, qu'il m'était impossible d'ignorer. Conformément à la devise que je m'étais fixée – accorder les paroles aux actes - , je voulais le faire du plus profond, en partant de la base la plus**

1 Lettre à I.P Sirotinskaïa, dans « Propos sur ma prose », publié dans le recueil « Tout ou rien ».

2 In « La quatrième Vologda », ed. Fayard, p. 68.

3 In « la quatrième Vologda », p. 184.

obscur, sans mépriser le rôle de quiconque, qu'il fut postier ou docker ».<sup>4</sup>

« Selon Remarque, il paraît que l'humanité peut être divisée en deux : ceux qui, en cas de danger, se précipitent au cœur de l'action, et ceux qui prennent la fuite. Maïssouradzé et moi faisons partie des premiers ».

Après l'arrestation de 1929

«Entre-temps, j'avais pris la ferme décision pour toute ma vie d'agir uniquement selon ma conscience. J'ai pris en haine les hypocrites. J'ai compris que seul celui qui sait accomplir de ses propres mains tout ce qu'il oblige les autres à faire possède le droit de donner des ordres. J'étais impatient, j'étais ardent. Le romantisme de la pègre ne m'attirait pas. L'honnêteté, une honnêteté élémentaire, est une qualité suprême. Le plus grand des vices est la lâcheté. Je m'efforçais de n'avoir peur de rien, et j'ai prouvé à plusieurs reprises que j'y étais parvenu. »<sup>5</sup>

« Comment devais-je me comporter au camp ? Déjà, sur les bancs de l'école, je rêvais de sacrifice, j'étais convaincu d'avoir assez de force d'âme pour une grande cause. Le testament de Lénine, que l'on cachait au peuple, m'avait paru digne de ces forces.. Je n'avais pas peur de la vie, j'étais entré en lutte avec elle hardiment, comme avaient lutté avec elle et pour elle les héros de mon enfance et de ma jeunesse, tous les révolutionnaires russes. Je me considérais comme dépositaire de leur héritage, et j'étais prêt à le prouver... Je me suis fixé quelques règles de conduite impératives.. gardant sans cesse à l'esprit que j'étais là au nom d'hommes qui se trouvaient en ce moment même en prison, en déportation ou en camp.. Je ne devais pas oublier que chacun de mes actes serait jugé, par mes amis comme par mes ennemis, d'un point de vue politique. Être un révolutionnaire, c'est avant tout être un homme honnête. C'est simple, mais comme c'est difficile. »<sup>6</sup>

En décembre 38, après la grande terreur

« C'est précisément là, sur ces châlits cyclopéens, qu'Andreïev<sup>7</sup> comprit qu'il valait quelque chose, qu'il pouvait avoir du respect pour lui-même. Il était encore là, vivant, et il n'avait

4 In « les années vingt », éditions Verdier, p. 52.

5 V. « la prison des Boutyrki ».

6 V. « Vichéra ».

7 Dans les récits de la Kolyma, quand il ne parle pas de lui à la première personne du singulier, Chalamov se nomme Andreïev (le nom du vieux socialiste-révolutionnaire qui fut son compagnon de cellule en janvier 1937 et lui fit en le quittant « le plus beau des compliments : « vous êtes capable de la prison »), ou Krist.

trahi ni vendu personne, ni pendant l'instruction ni au camp. Il avait réussi à dire beaucoup de vérités, il avait réussi à tuer la peur qui était en lui. Non pas qu'il ne craignit plus rien, mais les limites morales avaient été fixées de façon plus claire et plus précise qu'auparavant».<sup>8</sup>

Après la guerre

« Il fut un temps où Krist, alors âgé de 19 ans, avait été condamné pour la première fois. L'abnégation, l'esprit de sacrifice même, le refus de commander, le désir de tout faire de ses propres mains, tout cela avait toujours cohabité chez lui avec un refus passionné de se soumettre aux ordres, à l'opinion et à la volonté d'autrui. Au plus profond de son âme, Krist avait gardé le désir de se mesurer avec l'homme qui était assis à la table de l'instruction, désir qu'avaient forgé en lui son enfance, ses lectures, les gens qu'il avait connus ou ceux dont il avait entendu parler. Des hommes de cette trempe, il y en avait beaucoup en Russie, dans la Russie des livres à tout le moins, dans le monde dangereux des livres ».<sup>9</sup>

« A partir de 1946, j'ai compris que je faisais vraiment partie des survivants, que j'allais vivre jusqu'au terme de ma peine et au-delà, que ma tâche serait, avant toute chose, de continuer à vivre par la suite comme j'avais vécu durant ces quatorze années. Je me suis fixé quelques règles peu nombreuses, mais je continue à les observer aujourd'hui ».<sup>10</sup>

I « LES ANNEES VINGT »

De l'absolu de la Révolution vers l'absolu de l'État

« Avec mon ami, j'ai arpenté plus d'une nuit les rues tortueuses de Moscou, m'efforçant de comprendre le temps et d'y trouver ma place. Car nous ne voulions pas seulement faire de la poésie, nous voulions agir, nous voulions vivre ».

Cette phrase conclut le livre que Chalamov consacre en 1962, après « tout », donc, aux souvenirs des années 20. « Voici un thème magnifique », écrit-il en 1964 à Soljenitsyne, « car ces années ont vu naître tous les bienfaits et les forfaits des années qui suivirent. »

Et voici sa première phrase: « En ces années-là, Moscou était en pleine ébullition. L'avenir du globe faisait l'objet d'un débat sans fin ».

Commençons par l'ambiance

8 K. « La quarantaine ».

9 K. « Lida ».

10 (K.VI Le gant, récit 8, « le docteur lampolski »)

« Et à la fin de l'année 1924, tout bouillait, l'air était chargé des pressentiments les plus fous. On vit grossir cette même vague de liberté qui saoula d'oxygène l'année dix-sept. A nouveau chacun considéra de son devoir de monter à la tribune, de défendre un futur qui pendant des siècles avait tant fait rêver, dans les exils comme dans les bagnes... »<sup>11</sup>

« Tout notre être -corps, nerfs, esprit- était suspendu aux lèvres des orateurs... Toutes les joutes... avaient d'abord lieu chez nous, dans l'ancien amphithéâtre de théologie de la faculté reconverti pour les besoins en amphithéâtre du communisme ». <sup>12</sup>

Toute prise de position du pouvoir était discutée sur le champ, comme au couvent. Même chose dans les clubs ». <sup>13</sup>

« Les années vingt furent la grande époque des querelles littéraires et des joutes poétiques sur les sept collines de Moscou, au musée Polytechnique, à l'Amphithéâtre communiste de l'université de Moscou, au club universitaire, dans la salle des Colonnes de la Maison des Unions. L'intervention de poètes et d'écrivains avait toujours beaucoup de succès. Même des clubs comme celui de la Banque d'État faisaient salle comble ces soirs-là ... Le Moscou des années 20 faisait penser à une gigantesque université de la culture, ce qu'il était en effet ».

« Quels horizons, quelles immensités s'offraient au regard de chacun, de l'homme le plus ordinaire ! Nous avions l'impression qu'il nous suffirait d'effleurer du doigt l'Histoire pour qu'aussitôt le levier réponde, docile, à la main. A la tête de ce grand mouvement de reconstruction, il y avait la jeunesse ».

« Bien sûr, tout cela fut brisé, rejeté, piétiné. Mais jamais la vie n'a été aussi proche des idéaux des peuples à travers le monde »

L'absolu

Arrêtons-nous sur la récurrence du terme « monde », sur l'horizon mondial. Par exemple quand Chalamov écrit : « **A l'époque, ce qui m'importait, c'était la révolution mondiale** » qu'entend-il par-là ? La révolution allemande est alors déjà écrasée, et, à l'évidence, il n'est pas un militant « international ». Ce n'est pas un propos d'extension géographique du mouvement révolutionnaire. C'est, comme l'élucide cette autre phrase, un propos d'intensité :

« **La Révolution d'Octobre était de toute évidence une révolution mondiale** ». C'est bien la révolution russe qui est en elle-

11 p. 32.

12 p.33.

13 p.14.

même « mondiale », éruption, irruption, absolue et inouïe, nouveauté bouleversante et aurore pour le monde. Et c'est bien ainsi qu'elle a été vécue par des millions de gens à la surface de la terre. Si on ne part pas de là on ne peut pas comprendre Staline, qui est celui qui capte cette source d'énergie cosmique au profit d'une construction d'État. Dans le terme « patrie du socialisme », avant de s'interroger sur ce que fut ce socialisme il faut entendre le terme « patrie » comme signifiant, pour des gens de partout, le lieu de cette aurore qu'il n'était pas question de laisser s'éteindre.<sup>14</sup>

« **La révolution mondiale est pour demain : chacun en était intimement persuadé** ». Mais l'actuel de cette intensité du bouleversement russe, c'était qu'il fallait « **construire un État** ». Or, « **Personne, bien sûr, ne savait construire un État** ». J'ai souligné à dessein le mot « reconstruction ». L'énergie révolutionnaire va s'absorber dans les chantiers, stricto sensu, et le service du « pouvoir soviétique ». Ce seront les années trente. En marche pour son premier camp, au printemps 1929, Chalamov sort des rangs pour défendre un autre prisonnier battu par le chef d'escorte : « **J'ai fait un pas en avant : « qu'est-ce que vous faites ? Ce n'est pas cela, le pouvoir soviétique ! » La grêle des coups s'est arrêtée net** » (il raconte cette histoire dans « Vichéra » et dans le récit de « Kolyma » intitulé « la première dent »). Pour nous, qui suivons Chalamov, le « pouvoir soviétique », cela va durer jusqu'en janvier 37. Sachant que Chalamov écrit, à propos de sa fonction au camp au tout début des années trente, « **Il se trouve que j'étais ici le représentant d'hommes qui s'étaient opposés à Staline, et personne n'avait jamais considéré que Staline et le pouvoir soviétique ne faisaient qu'un** ». Nous ne le considérerons certainement pas, mais ce qui nous importe ici c'est que l'Un fait son apparition, dès « les années vingt », sous la forme de la fusion de la révolution et du « pouvoir soviétique », lequel ne se distingue pas du nouvel État, dans le transvasement de l'une dans l'autre, non sans reste, nous allons y revenir, mais en l'absence d'un troisième terme. « **Au cours de la première année** », écrit d'ailleurs notre héros (il s'agit de sa première année d'université, dans un VOUZ, soit une université d'entrée libre sur concours, créée en 1926, « **c'était la possibilité pour chacun**

14 ..... Au début des années 30, le jeune J. Scott, (John Scott, « Au-delà de l'Oural », ed. les bons caractères) témoigne de cette fierté « mondiale » sur l'immense chantier sidérurgique de Magnitogorsk, où les ouvriers russes s'adressent aux polonais : vous ne pouvez donc pas chasser les bourgeois, comme nous, et nous autres on viendra vous aider ; où celle qui deviendra sa femme a commencé par se soucier de lui en tant qu'un pauvre américain ayant vécu sous le joug du capital. Dans la sollicitude pleine de fierté qu'elle éprouve pour lui, on sent déjà l'effet de propagande à propos du « bonheur socialiste », mais cela ne pourrait être sans le socle de cette conscience « mondiale » de la révolution. Plus tard, au fil du temps, cela va se « chosifier », l'aspect de propagande sur une pseudo supériorité d'ordre matériel va s'amplifier, si bien que dix ans plus tard, ce pourra être la désillusion, et il pourra se dire : on nous a bien menti, ils vivent bien à l'ouest, on voit que les soldats **allemands** sont bien vêtus et bien nourris...

de recevoir un enseignement supérieur, ou du moins de tenter sa chance », « au cours de la première année, je réussis à rédiger un travail sur la citoyenneté soviétique, qui attira sur moi l'attention du directeur du séminaire ».

Certes pour Lénine

**Tout ce que Lénine disait de l'édification d'un État et d'une société de type nouveau, tout cela était vrai, mais pour Lénine, il s'agissait d'un pouvoir à édifier sur des bases concrètes, tandis que pour nous c'était l'air même que nous respirions qui nous faisait croire au nouveau et rejeter l'ancien ».**

Il y a dans « les années vingt » la trace sensible de ce que Lénine ne confond pas l'État et la révolution, l'appareil dirigeant et le pouvoir du peuple.

**« Au Club des Trois-Collines, lors d'un meeting, une vieille tisserande se mit à récuser les explications fournies par le secrétaire de cellule sur la réforme financière en cours.**

**-Qu'on appelle le commissaire du peuple. Avec toi on n'y comprend rien.**

**Le commissaire du peuple -Piatakov, adjoint au commissaire des Finances – arriva et expliqua longuement à la tisserande courroucée le sens de la réforme. Et la tisserande reprit alors la parole en plein meeting pour dire :**

**-Maintenant au moins j'ai compris, tandis que toi, imbécile, tu es incapable d'expliquer les choses correctement.**

**Et le secrétaire de cellule écoutait et se taisait ».**

**« A l'époque, les commissaires du peuple se laissaient facilement aborder »**

**« Le jour où Lounatcharski (commissaire du peuple à l'éducation) passa devant la commission de contrôle du Parti – qu'est-ce que cette commission ? Elle est créée par Lénine en 1921 dans le but d'examiner la conduite des dirigeants. Cela se passe en public, et, comme on va le voir, ce pourrait être un épisode de la révolution culturelle chinoise), Lounatcharski parla de lui pendant près de trois heures et chacun l'écoutait en retenant son souffle, tant ce qu'il disait était intéressant et instructif. Le président était sur le point de le congédier et d'apposer le cachet « contrôlé », lorsque des derniers rangs, côté poêle, s'éleva une voix:-Anatole Vassiliévitch, racontez-nous un peu votre histoire de train. Comment avez-vous fait pour l'arrêter, ce train ? Lounatcharski fit un mouvement de la main : -Ah ! Ce train, ce train.. Je n'ai pas arrêté de train. Combien de fois ne l'ai-je pas racontée, cette histoire. Voici ce qui s'est passé. Nous partions pour Léninegrad, ma femme et moi. Sorti avant elle, j'arrivai à la gare en temps voulu. Ma femme avait**

**encore à faire (vous connaissez les femmes et leurs préparatifs.. Bref, je fais les cent pas le long du wagon, j'attends, je la cherche des yeux, lorsque je vois venir le chef de gare:-Pourquoi ne vous installez vous pas dans le wagon, camarade Lounatcharski ? On attend quelqu'un ? oui, voyez-vous, ma femme n'est toujours pas là. - Allez, ne vous inquiétez pas. N'ayez crainte, tout ira bien. Deux ou trois minutes après, ma femme arriva, nous prîmes place dans le wagon et le train s'ébranla. Voilà toute l'histoire. Et l'on va raconter que « le commissaire du peuple a arrêté le train ».**

Mais on comprend aussi que Lénine est le seul léniniste. En outre, pour nous aujourd'hui, il est clair que la tenue de la dualité du pouvoir et de l'État<sup>15</sup> nécessite le nouage des trois termes, le communisme, la politique et l'organisation de la discussion au sein du peuple. Dans le récit de Chalamov, il n'y a jamais de troisième terme, toujours un deux qui se résout en un, ou qui est écrasé par lui, sinon un reste qui se dissipe ou s'évapore.

**« Nombreux furent, à Moscou, ceux qui comme moi arrivèrent trop tard pour l'assaut du ciel. Le plus naturellement du monde, le mouvement se mua en courant, tournoya autour du bloc des nouvelles institutions pour s'écouler plus loin par des voies insolites, tantôt submergeant tout, tantôt pénétrant et effondrant des rives déjà fragilisées. Dans ce flot, il entraînait beaucoup de dogme, et rien du quotidien. ».**

Si bien que :le ciel se cogne contre la terre<sup>16</sup>

« Dogmatisme romantique » est l'expression que Chalamov emploie pour qualifier ce que fut essentiellement l'esprit des années vingt.

**« De tous les décrets du pouvoir soviétique, le décret qui visait à liquider l'analphabétisme pour 1927, date du dixième anniversaire de la Révolution, fut celui qui suscita le plus d'initiatives personnelles. Contre l'illettrisme, tout le monde se mobilisa spontanément et on engagea aussi bien des éducateurs payés, comme moi, que des bénévoles. Mais dix ans plus tard, les résultats se faisaient toujours attendre. .. Dans les années trente, on appréciait plus froidement les résultats du décret, non qu'il passât pour un slogan.. mais parce qu'il participait du même dogmatisme romantique qui régnait alors sur tous les esprits ».**

15 Je l'ai appelée ailleurs le double de l'État et de la dictature.

16 Maïakovski : « la barque de l'amour s'est brisée contre le fait de l'existence » (plutôt que la traduction habituelle, « la barque de l'amour s'est brisée contre la vie quotidienne »). Maïakovski se suicide le 14 avril 1930.

Combien certes ce « romantisme », cette confiance « dogmatique » et cette audace des années vingt nous sont chers. En voici un autre exemple, à propos justement de ce que sont alors « les camps » : « **Il y a longtemps de cela, dans les années vingt, « à l'aube de la jeunesse brumeuse » des camps, dans les « zones » peu nombreuses qu'on appelait « camps de concentration », les évasions n'étaient pas punies de peines supplémentaires, elles n'étaient pour ainsi dire pas considérées comme un crime. Il semblait naturel qu'un détenu, un prisonnier cherche à s'enfuir et que la garde doive le rattraper :il s'agissait là de relations compréhensibles et parfaitement normales entre deux groupes se trouvant chacun d'un côté des barreaux, et liés par ces barreaux. C'étaient des temps romantiques où, selon le mot de Musset, « le futur n'était pas encore là et le passé n'existait plus ». La veille encore, on relâchait sur parole l'ataman Krasnov (ataman de l'armée du Don) fait prisonnier. Mais surtout, c'était une époque où l'on n'avait pas encore éprouvé les limites de la patience de l'homme russe, où l'on ne les avait pas repoussées à l'infini, comme on le fit dans la deuxième moitié des années 30 ».**<sup>17</sup>

Mais là encore, aucun tiers terme pour négocier le choc brutal de la rencontre avec le monde social réel. Ainsi, à propos de l'usine : « **Les théories alors en vogue prenaient très au sérieux tout ce qui touchait de près ou de loin à la révolution des âmes et des cœurs, et un document attestant d'un stage en usine en était la matière inattaquable.... Moi, ce n'était pas le souci de me procurer une attestation qui m'amenait là : je voulais vraiment sentir et connaître ces choses précieuses dans lesquelles on croyait et qu'on désirait tant... Pour faire ce stage, et respirer l'atmosphère salubre du monde ouvrier, je m'engageai dans une fabrique de peaux... Elle avait été montée par un certain K., un Nepman**»<sup>18</sup> « **En me remémorant cette époque, je réalise maintenant que tous ceux qui travaillaient là se trouvaient être en fait d'anciens patrons, des artisans ou des fils d'artisans. Deux ou trois hommes seulement par atelier constituaient la base ouvrière de l'usine et ils n'attendaient rien de bon de l'avenir. ... L'usine ne fabriquait que des semelles et des courroies de transmission. Autrement dit le paysan de K. se muait en patron et organisait son kolkhoze, sa société, son artel, grâce à l'aide dont il bénéficiait de la part des anciens propriétaires.. Nous n'avions pas de matières premières car l'abattoir ne fournissait pas une petite unité comme la nôtre,**

17 K. livre III, le virtuose de la pelle, récit 21 « le procureur vert ».

18 p. 23.

**considérée, par-dessus le marché, socialement peu fiable. Il fallait donc forcer les portes de l'abattoir à coups de pots-de-vin, ce à quoi notre minuscule usine s'employait avec une belle énergie ». Et à propos des paysans : « **C'est en 1918 que le mobilier de notre appartement disparut à jamais. Et c'est là que je compris vraiment ce qu'était la paysannerie ; elle montra toute son âme cupide au grand jour, sans pudeur ni camouflage ... La Russie authentique émergeait au grand jour avec toute sa méchanceté, sa cupidité, sa haine de tout ce qui n'était pas nivelé. Des forces obscures s'étaient levées en tempête et ne pouvaient ni se calmer ni être rassasiées.****<sup>19</sup>

Chalamov est arrêté le 19 février 1929, « **je considère ce jour et cette heure comme le début de ma vie sociale.** »<sup>20</sup>, alors qu'il est en train d'imprimer « le testament de Lénine » dans un sous-sol de l'université. Il fait partie d'un mouvement clandestin, mais il sait qu'il n'y a guère là de véritable politique. Lénine est, au défaut d'une réelle politique léniniste, un emblème, et, en tout cas, le nom d'une distanciation. « **En 1929, je fêtais le Nouvel An dans un appartement de la place Sobatchia, au sein d'un petit cercle de personnes irrémédiablement condamnées -aucun des participants à cette soirée n'acheva l'année à Moscou, et ils ne se revirent jamais plus. Tous étaient des camarades d'université de la même année que moi.... Le 19 février suivant, j'étais arrêté au cours d'une descente de police dans l'une des imprimeries clandestines de Moscou, ce qui mit fin à nos activités. En fait, nous nous réjouîmes tous de voir se terminer une sottise campagne de pétitions. Nous regardions l'avenir en face, sans guère nous douter de l'ampleur ni de la cruauté que prendraient, en retour, les événements ».**

En outre, la guerre civile,

après laquelle notre héros est entré en lice, (« trop tard pour l'assaut du ciel »), avait déjà marqué le temps au fer rouge de l'antagonisme comme loi d'airain d'un combat aussi sauvage qu'était en vérité démesurée, eu égard aux forces dont elle disposait, la victoire de la révolution d'octobre. Effort titanesque, affrontement sans pitié où il n'y eut ni temps ni place ni ce qu'il eut fallu de cadres pour des contradictions « au sein du peuple », où a régné de part et d'autre la loi : avec moi, ou contre moi. Comme on peut le lire dans l'épopée du « Don paisible », ou dans « la cavalerie rouge » de Babel, et dans cette histoire

19 In « la quatrième Vologda ».

20 V. 1 « la prison des Boutyrki ».

que Chalamov raconte deux fois, et qui va nous conduire des années vingt au camp des années trente:<sup>21</sup> « **Beaucoup d'études ont paru ces derniers temps sur la révolte d'Antonov près de Tambov, en 1921. Ce fut une insurrection dont personne ne put venir à bout jusqu'à ce que le commandement fût confié à Toukhatchevski, un héros de Kronstadt. Il rasa au canon tous les villages où vivaient des paysans soupçonnés de participer à cette révolte, sans faire de distinction entre paisibles citoyens et insurgés, et sans se soucier des femmes ni des enfants** ».

**A la différence de toutes les armées en lutte contre les Soviétiques, les compagnies d'Antonov avaient des commissaires politiques, comme l'armée Rouge.. Les commissaires politiques imprimaient des journaux et des tracts dans lesquels sa politique était exposée en détail. Antonov était lui-même un ancien SR, ou plus précisément, un ancien membre de la Volonté du Peuple de la dernière génération. En été 1930, après quatre mois d'isolateur et d'enquête sur l'affaire de Bérezniki, je travaillais à l'OURO du camp de Vichéra comme inspecteur chargé de contrôler l'exploitation de la main-d'œuvre.. L'OURO n'arrivait pas à trouver de secrétaire en chef.. Le secrétaire en chef, chargé de délivrer les papiers relatifs à la libération des détenus, était un personnage important dans cet univers où la vie du détenu était centrée sur le moment où il allait recevoir un document lui donnant le droit de ne plus être un détenu. Le secrétaire en chef devait être lui-même un détenu, ainsi que le prévoyait le règlement pour des raisons d'économie. On aurait pu, bien sûr, nommer à ce poste un membre du parti, un syndicaliste, ou persuader un commandant de quitter l'armée pour assurer cette fonction, mais l'époque ne s'y prêtait pas encore. Il n'était pas simple de trouver des gens désireux de travailler dans les services du camp, aussi « persuasifs » qu'en fussent les appointements. On considérait encore que c'était honteux... Moscou manda spécialement un détenu, l'ancien secrétaire en chef des Solovki. Il s'appelait Stepanov ... Le soldat d'escorte nous remit son dossier. Je jetai un coup d'œil sur sa biographie : sept ans à Schlüsselbourg sous le tsar, pour affiliation à une organisation de maximalistes. Dernier emploi à Moscou : administrateur au NK RKI, le Commissariat du peuple à l'Inspection ouvrière et paysanne »**

Pourquoi Stepanov est-il détenu ? « **Moi ? Mais c'est moi qui ai laissé filer Antonov** ». Voilà l'histoire. Stepanov a été condamné au bagne à perpétuité par le régime tsariste à l'âge de 17 ans. Il a été mis aux fers, attaché avec Antonov « **attachés ensemble deux ans, sans**

.....  
21 Dans V ; récit n°14 « Stepanov », dans K., III le virtuose de la pelle récit 23 « un écho dans la montagne ».

**se disputer une seule fois** ». Plus tard, il rencontre dans la même prison Ordjonikidzé, qui le rallie aux bolcheviks. Il participe à la révolution d'Octobre, puis commande un détachement de blindés pendant la guerre civile. C'est là qu'il capture Antonov, qu'il y avait ordre de fusiller dès que capturé et identifié. Il le laisse partir, contre la promesse « **de ne plus combattre le pouvoir soviétique et de disparaître dans la nature** ». Antonov donne sa parole, se sauve, ne tient pas parole. La guerre civile prend fin, et Stepanov recommence à travailler avec Ordjonikidzé « **comme secrétaire au commissariat du peuple à l'Inspection ouvrière et paysanne** » pendant deux ans. Après quoi il se sent filé. L'affaire a été découverte. Stepanov est condamné à dix ans, termine sa peine « *grâce au décompte des journées de travail,* ». Chalamov le rencontre à Moscou en 1933. « **Un jour de l'été 1933, quelqu'un me tapa dans le dos avec une canne. Je me retournai : Stepanov ! Il avait été libéré depuis longtemps et travaillait comme directeur de l'aéroport. Il m'a parlé de sa vie, de son destin, et m'a dit qu'il n'avait pas l'intention de s'installer à Moscou. Il est peu probable qu'il ait survécu à l'année 1937** »

II « VICHÉRA » ou L'ESSENCE DES ANNEES TRENTÉ

Le devenir de la politique

Il n'y a pas après Lénine de politique au sens léniniste du terme .Au fond, pour le dire autrement, en lisant Chalamov, on comprend que l'époque léniniste constitue une singulière exception dans l'histoire révolutionnaire de la Russie, au sens où il y eut là et uniquement là une politique réelle, c'est-à-dire affirmative, se déterminant elle-même comme telle : nous l'avons dit, dans le nouage des trois termes, communisme, politique, organisation du peuple, l'État n'étant que le quatrième terme de cette dialectique. Cela faisait rupture avec la tradition révolutionnaire russe telle que décrite par Chalamov, faite de principes, de sacrifices, mais où il s'agit de s'opposer – au tsarisme-, d'être contre, ou, pour le dire autrement, de se faire le héraut et le héros d'une vérité d'un autre ordre (« aime la vérité enfant, vis et meurs pour elle » : parole russe)- non de la production d'une vérité d'ordre politique au sens par exemple où Badiou en parle. Et cela sans doute peut expliquer la victoire des bolcheviks, malgré leur faiblesse numérique et le peu d'années de préparation et de formation de leurs cadres.

Chalamov dit vrai quand il se déclare l'héritier de la grande tradition révolutionnaire russe.<sup>22</sup> Il va le prouver, et se tenir dans la politique au

.....  
22 Elle lui fait signe sur le chemin du camp au printemps 1929 : « **La « vidange » du sous-sol**

sens du principe de la politique, comme fait de vérité et de conscience, se tenant à ce titre au-dessus de l'État, (du côté de « la vie ») et en même temps, dans la réalité du rapport à lui, dans un statut d' « opposition ». L'opposition, trotskiste ou non, c'est d'ailleurs ainsi qu'on appelle ceux qui « distinguent entre le pouvoir soviétique et Staline », mais ne font précisément que « s'opposer » à ce dernier - en pratique, ne se définissant donc que par rapport à lui.

L'opposition de gauche – soit les SR, les sociaux-démocrates, les anarchistes et les trotskistes- bénéficie jusqu'en 1937 du statut politique tandis que les opposants de droite (démocrates-constitutionnels, monarchistes) sont considérés comme K.R (contre-révolutionnaires) et mêlés aux droit commun. Chalamov fait la grève de la faim en 1929, « motif ? **Je ne voulais pas me retrouver avec les contre-révolutionnaires, j'exigeai d'être avec les oppositionnels** » A l'automne 1929, mandaté par le camp de Vichera «**pour diriger la main d'œuvre fournie par le camp au chantier de l'usine de Bérezniki : j'étais le petit chef, lui-même détenu, de détenus chargés de rapporter des bénéfiques au camp** » ,il refuse de prendre part à une combine (un temps de travail supplémentaire pour les détenus-débardeurs en échange de les payer, eux et le chef de groupe). Son collègue, donnant alors l'exemple de son prédécesseur, un certain P., qui n'y voyait pas d'inconvénient, lui répond tout naturellement « **P, ton frère, un trotskiste** ». <sup>23</sup> En 1930, Chalamov voit arriver au camp Bloomenfeld, un ancien camarade dirigeant du mouvement. « **Le convoi venait de Moscou. J'ai parcouru la liste et donné l'ordre de faire venir quelques personnes dans mon bureau, dont Bloomenfeld ... À la Direction l'attendaient des instructions du Goulag l'affectant à un poste correspondant à sa spécialité. Bloomenfeld dirigea le département de l'économie et du plan des camps de Vichéra en 1930 et 1931. Lorsque je devins inspecteur en chef à l'OURO de la Direction, j'eus plus d'une fois l'occasion de le rencontrer.. En ce qui concerne mon affaire, Bloomenfeld m'a assuré, au nom des chefs du mouvement clandestin : « si nous avons su que l'un de nos opposants avait été condamné au camp, nous aurions obtenu votre libération. A l'époque, nos frères n'étaient jamais condamnés au bagne. Vous êtes le premier »**

**A la fin de l'automne 1930, nous avons adressé une lettre**

---

( de la milice municipale de Solikamsk [où son convoi de détenus se trouve entassé pendant une nuit dans des conditions étouffantes] a duré pas moins d'une heure. Nous avons été les derniers à sortir. Dans la cave, la brume s'était dissipée, découvrant un plafond bas, blanc et voûté sur lequel était écrit en grosses lettres charbonneuses : « nous avons agonisé trois jours dans ce tombeau, mais nous ne sommes pas morts. Tenez bon, camarades » (V., 2, « Vichéra »).

23 V. 3 « Lazarsson ».

**aux autorités, non une supplique demandant le pardon, mais une protestation concernant la situation des femmes dans le camp. Elle était épouvantable. Aucune comparaison avec celle des hommes. Bloomenfeld l'avait dactylographié à la machine, nous l'avions signé tous les deux, puis nous l'avions remis à nos supérieurs afin qu'ils le fassent parvenir à qui de droit. Ces rapports étaient adressés au Goulag et au comité central du Parti communiste. Nous avons tous les deux remis le document à la même heure, le même jour d'avril 1931. Je l'avais donné personnellement à Vasskov, le directeur de l'OURO, et Bloomenfeld à Téplov, l'adjoint de Filippov, le directeur du camp** ». Ce qui s'ensuit : une commission des plus hautes instances des départements d'instruction, de comptabilité et du personnel se réunit le soir même dans le bureau de Berzine. On décide de les séparer, on garde Bloomenfeld à son poste, Chalamov est envoyé dans le Nord, à la tête du même département. Ses deux chefs Vasskov et Maïssouradzé sont désolés. « **Il ne faut pas faire de rapports, me dit cordialement Maïssouradzé. Je suis allé trouver Berzine. Il ne veut même pas entendre parler de revenir sur son ordre. – C'est normal, dit Vasskov de sa voix haut perchée. Pourquoi prendrait-il des risques à cause d'un trotskiste et de cette doctrine à la mode ? Vasskov était extrêmement contrarié et ému.- Bordel On n'a vraiment pas de chance avec cette putain d'inspection ! D'abord, on a un connard qui vole, et maintenant, c'est un connard de trotskiste !- Maïssouradzé : Ah Chalamov ! Il le faut bien pourtant. Si j'essayais encore de convaincre Berzine ? Pas la peine, répond Vasskov. Je connais la situation.** »

« Cinq mois plus tard, le radio du nord apportait un télégramme : libération de Varlam Chalamov. Maïssouradzé était secrétaire de la commission centrale des attestations et, bien entendu, il avait reconnu mon nom lorsqu'il était tombé dessus dans la liste des libérables. La Direction avait reçu des instructions du vice-président du Comité du peuple de l'OGPOU : libérer immédiatement tous les détenus remplissant des fonctions administratives au-delà d'un certain niveau, et n'étant plus passibles de condamnation ; les rétablir dans tous leurs droits, et les autoriser à vivre sur tout le territoire de l'URSS ; leur proposer de rester au même poste une fois libérés, en qualité de contractuels libres. Dans tous les secteurs du camp de Vichéra, quatorze personnes tombaient sous le coup de cet ordre. Treize sont restés. Pas moi« J'ai déclaré que je ne voulais pas travailler au camp, et je suis retourné à Bérezniki, où je m'étais fait des amis l'année précédente.. Je voulais essayer de travailler en liberté. En 1930 ,les trotskistes n'étaient plus une nouveauté au camp, à plus forte raison en 1931. Khodé-Doletski, un économiste de l'Oural travaillait à la Direction. Il y en avait aussi d'autres, dont Bloomenfeld me

toucha quelques mots... « Alors comme ça, tu veux t'en aller ? me dit Ivan Gavrilovitch Filippov, le directeur du camp de Vichéra. Eh bien, je te souhaite bonne chance. Berzine voulait t'emmener avec lui à Kolyma. – Si j'y vais un jour, ce sera sous escorte, camarade directeur ! – Ne plaisante pas avec ces choses-là, répondit-il. Six ans plus tard, j'ai été amené à Kolyma sous escorte, et j'y suis resté dix-sept ans. Mais cela ne m'a pas rendu superstitieux. Berzine et Maïssouradzé, eux, ont été fusillés à la fin de l'année 1937 ».<sup>24</sup>

Chalamov fait un séjour à Moscou en décembre 1931 « selon la convention collective, j'avais droit à des vacances au bout de cinq mois et demi de travail », et quitte définitivement le camp en janvier 1932. « J'ai appelé une vieille connaissance et, une heure plus tard, je me suis retrouvé chaussée de Léningrad, dans l'appartement où j'avais préparé mon examen d'entrée à l'université. Mes hôtes ont été très émus par mes récits.. J'ai commencé par avoir une discussion avec mes anciens amis ».<sup>25</sup> Il se marie en 1933 et a une fille en 1935, il travaille à la radio et pour des revues. Il est arrêté à nouveau le 11 janvier 1937.

« On était au début de l'année 1937, la « prime enfance » des prisons soviétiques, et les peines étaient des peines « de gamin » : cinq ans ! La méthode numéro trois (la torture) n'avait pas encore été adoptée pendant l'instruction ... « La vie quotidienne en prison n'avait pas changé depuis 1929. Les détenus avaient toujours à leur disposition la remarquable bibliothèque des Boutyrki, la seule de Moscou et peut-être de tout le pays à ne pas avoir souffert de toutes les purges, destructions et confiscations qui, sous Staline, ont à jamais anéanti les fonds de centaines de milliers de bibliothèques... Selon le règlement de la bibliothèque, on avait droit à un volume pour dix jours. Nous étions soixante à quatre-vingt par cellule.. Nous disposions d'un nombre d'ouvrages pratiquement illimité. Ceux qui le souhaitaient apprenaient une langue, d'autres lisaient, tout simplement. D'après l'emploi du temps, la matinée, du petit déjeuner au déjeuner, était consacrée à ce genre d'activités. La promenade avait généralement lieu à ce moment-là. Les heures qui suivaient le déjeuner étaient toujours consacrées aux « conférences ». N'importe qui peut raconter quelque chose susceptible d'intéresser tout le monde. Il y avait des spécialistes. Mais un simple charpentier ayant travaillé sur un chantier du Dniepr peut raconter bien des choses curieuses s'il rassemble ses idées. Vassia Javoronikov, un joyeux luron, mécanicien au dépôt de Savélovo, nous parlait des bateaux à vapeur, de son travail. Et

24 V. 16, « Bloomenfeld ».

25 V.5, « Miller le saboteur ».

cela intéressait tout le monde » « Une fois par mois, on organisait des « concerts ». Kasparov récitait des poèmes, et Schneider, un capitaine au long cours, jonglait avec des gobelets de la cantine.. Les conférences duraient du déjeuner au dîner et, après le dîner, entre le dernier appel et le couvre-feu, à dix heures, c'était toujours le moment consacré aux nouvelles du jour. Le nouveau, et il en arrivait un presque tous les jours, racontait les événements du dehors, d'après les journaux et les rumeurs ».<sup>26</sup>

Paradoxalement, dans cette prison d'instruction, dont Chalamov déclarera plusieurs fois qu'il y vécut peut-être les meilleurs mois de sa vie, où il occupa la fonction de staroste de la cellule : Qui est le staroste ? Le staroste doit organiser la vie quotidienne de la cellule, emploi du temps, répartition, interface avec l'autorité pénitentiaire. Il est élu. « Il garde en tête la liste et les thèmes des conférences quotidiennes. Il doit savoir choisir un « programme » qui intéresse tout le monde. Et enfin, il dirige le fameux « Comité des pauvres », une caisse d'entraide secrète distribuant de l'argent aux plus démunis... Mais ce n'est pas le plus important dans le travail du staroste. L'essentiel est qu'il doit soutenir des innocents désorientés, abasourdis par des coups en traître, il doit conseiller, donner l'exemple d'une attitude digne, il doit savoir consoler, redonner courage ou démolir les illusions. Révéler la vérité et encourager les faibles. Par des exemples, par des histoires, par son comportement personnel, le staroste doit soutenir le moral des inculpés, des prévenus, les conseiller sur la conduite à adopter aux interrogatoires, faire comprendre au nouveau que la prison, ce n'est pas la terreur ni l'horreur, qu'on y enferme des hommes dignes de ce nom, peut-être même les meilleurs de leur temps. Il doit comprendre son époque et savoir l'expliquer ». Dans cette prison, à l'aube de la grande terreur, -et, dit Chalamov, parce que c'est la prison- l'esprit de solidarité révolutionnaire va, pour la dernière fois, s'affirmer, dans un face à face qui interdit de parler désormais de « pouvoir soviétique » : disons l'État-Staline, qui a choisi maintenant de trancher, et de retrancher : le nouvel État de ses origines révolutionnaires, le socialisme du communisme.

Chalamov raconte cet épisode dans « Kolyma »<sup>27</sup>: « Les pages tragiques de la Russie des années 1937 et 1938 comportent aussi des passages lyriques d'une écriture originale. Dans les cellules de la prison des Boutyrki, ce gigantesque organisme carcéral, avec la vie complexe de ses nombreux corps de bâtiment, caves et tours si bondés que certains détenus s'évanouissaient en cours

26 V. 18 « La prison des Boutyrki 1937 ».

27 II, « Rive gauche », « les comités des pauvres ».

d'instruction, dans ce déchaînement d'arrestations, de convois expédiés sans procès, sans verdict, dans ces cellules pleines de gens encore vivants, apparut une étrange coutume, une tradition qui dura plus d'une décennie ... Le cerveau collectif de la prison, plein d'ingéniosité, trouva une solution pour remédier à la situation en porte-à-faux des camarades sans argent ,ménageant leur amour propre et donnant le droit quasi officiel à tous les désargentés de bénéficier de « la boutique ». C'est là qu'on vit ressurgir une expression célèbre du temps du « communisme de guerre » (de 1918 à 1921), dans les premières années de la révolution : les « comités des pauvres ». Un inconnu avait lancé ces mots dans une cellule de prison : celui-ci s'y était étonnamment implanté, enraciné, glissant de cellule en cellule : par des signaux frappés contre les murs, par une petite note cachée sous un banc aux baignoires, et plus simplement lors des transferts de prison à prison.... Les comités des pauvres naquirent spontanément, comme un moyen d'auto-défense des détenus, une entraide. Quelqu'un se souvint justement à cette occasion des comités des pauvres. Et qui sait si celui qui donna un sens nouveau à cette vieille expression n'a pas lui-même fait partie des véritables comités des pauvres de la campagne russe dans les premières années de la révolution ? Des comités d'assistance mutuelle, voilà ce que furent les comités des pauvres en prison.. Les jours de « boutique », tous ceux qui commandaient des produits pour eux-mêmes devaient déduire dix pour cent au profit du comité. La somme commune était divisée entre les désargentés de la cellule.. On ne remerciait pas pour le comité. C'était considéré comme un droit du détenu, une coutume indiscutable de la prison...

Pendant un long moment, peut-être même des années, l'administration ne soupçonna pas l'existence de cette « organisation », ou alors elle ne prêta pas attention à l'information rapportée par ses fidèles sujets, les moutons des cellules ou les délateurs des prisons.. Mais hélas ! Les rumeurs concernant les comités allèrent de plus en plus loin et parvinrent aux oreilles de l'Institution, d'où arriva un ordre strict : liquider les comités des pauvres dont la seule appellation ressemblait à un défi, à un appel à la conscience révolutionnaire.

Combien de sermons fit-on lors des appels ! Combien de papiers criminels pleins de calculs chiffrés, de dépenses et de commandes saisit-on dans les cellules au moment des achats en procédant à des fouilles surprises! Combien de starostes séjournèrent dans les cachots et les cellules disciplinaires des tours de la Police et de Pougatchov !

Rien n'y fit : les comités continuèrent d'exister malgré tous les avertissements et toutes les sanctions ».« Les comités des pauvres sont nés dans la deuxième moitié des années trente, comme une

forme curieuse de « vie personnelle » pendant l'instruction, une façon de s'affirmer pour les détenus privés de droit : ce fut un secteur minuscule où le collectif humain, bien soudé comme cela se produit toujours en prison, à la différence du camp et de la « liberté » et malgré son absence totale de droits, trouva à exercer ses forces morales pour revendiquer l'éternel droit de l'homme à vivre comme il l'entend. Ces forces spirituelles, opposées à tous les règlements de prison et d'instruction, remportent la victoire ».

Après 1937, la notion même de politique est totalement bannie et le mot « politique » devient synonyme d'élimination.

Mais pour Chalamov, toujours aux avant-postes, toujours présent avant même le lever de rideau, la criminalisation avait commencé dès l'arrestation de 1929. Il faut dire qu'il avait appliqué à la lettre la consigne de ne rien dire pendant l'instruction, pour s'apercevoir ensuite qu'il avait été sans doute le seul à le faire. Sa condamnation à trois ans de camp était inouïe pour l'époque, où les opposants politiques étaient passibles de relégation ou de « l'isolateur politique ». « Pour l'époque, c'était un verdict fracassant, étourdissant, inouï. Agranov et Tchertok avaient décidé de ne pas prendre de gants avec un « tiers ». Si le trotskisme était dangereux, la « troisième force » et les sans-parti qui en brandissaient l'étendard l'étaient encore d'avantage ». <sup>28</sup>

« Durant toute son existence de criminel, Staline n'eut pas de joie plus vive ni de volupté plus grande que de condamner un homme pour un délit politique selon un article de droit commun. C'est un de ces fameux « amalgames » staliniens, l'un des plus répandus dans les camps de Vichéra, en 1930 » « Dans le journal de Nina Kostérina, on condamne son père en 1938 comme SOE (= élément socialement dangereux). Ce sigle, on me l'a décerné dès 1929. L'instruction avait été menée selon l'article 58, alinéa 10 et 11, mais j'ai été condamné comme SOE, une humiliation de plus pour mes camarades et pour moi. Les crimes de Staline dépassent toute mesure ... et c'est dans un wagon plein de truands que je suis parti pour le camp, dans l'Oural ... Des corps tatoués, des casquettes de « techniciens » (dans les années vingt, la moitié des truands se camouflaient sous des casquettes d'ingénieurs), des dents en or, un argot épais comme de la fumée de gros gris ».

En 1929, il n'y a qu'un seul camp en Union Soviétique, le SLON. C'est sur la Vichéra que se développe pour la première fois un projet d'industrialisation dont la main d'œuvre est fournie par ce qui deviendra en 1930 le Goulag – Direction Principale des Camps. « Grâce » à sa

.....  
28 V.1 « La prison des Boutyrki 1929 ».

condamnation inouïe, Chalamov va se trouver à même d'appréhender l'essence des années trente.

## L'essence des années trente

L'essence des années trente, c'est le plan quinquennal.<sup>29</sup> **« Économiquement, l'effet a été impressionnant. Tout aussi impressionnant a été l'effet corrupteur ( des méthodes employées) sur les âmes ».**<sup>30</sup> Chalamov écrit cela à propos des grands chantiers, tels celui du Biéломorkanal et du Moskanal, peuplés des détenus de « la refonte » ; mais cela vaut pour l'ensemble parce que, on va le voir, le camp joue dans ces années-là un rôle matriciel. Non seulement, comme il l'écrit, **« le camp est à l'image du monde. Dans sa structure, tant sociale que spirituelle, il ne contient rien qui n'existe dans le monde libre. L'idéologie du camp ne fait que répercuter, sur ordre des autorités, l'idéologie du monde libre. Pas un mouvement social, pas une campagne, pas le moindre virage politique du monde libre qui n'éveille aussitôt un écho dans le camp, qui n'y imprime sa marque »** ; mais il est comme une ossature de la société du début des années 30, il est **« le moule du monde ».**<sup>31</sup> Le grand chantier du combinat chimique de Bérezniki, sur lequel travaille Chalamov – comme ,responsable de la main-d'œuvre venue du camp<sup>32</sup> – est tout à fait semblable au grand chantier sidérurgique de Magnitogorsk décrit par le jeune enthousiaste américain John Scott, mêmes gens, mêmes conditions de vie et de travail, à ceci près, mais c'est loin d'être négligeable, que Scott insiste plus sur l'enthousiasme –que Chalamov ne mentionnera qu'une fois, à propos des « libres » qui viennent s'engager sur le chantier ; et que le jeune américain indique, point essentiel, que tout le monde ou presque, après une journée de travail harassante, va à un cours du soir – depuis l'alphabétisation et les « cours politiques » jusqu'aux cursus scientifiques supérieurs en passant, point essentiel, par

29 Premier plan quinquennal, 1929-1934, le second de 1934 à 1939.

30 V. 17, « il n'y a pas de coupables dans les camps ».

31 V.17, « il n'y a pas de coupables dans les camps ».

32 **« L'usine de soude, ancienne usine Solvay, avait été intégrée au combinat chimique de Berezniki et insérée dans l'un des chantiers géants du premier plan quinquennal, le chantier chimique de Berezniki, qui absorbait des centaines de milliers d'ouvriers, d'ingénieurs et de techniciens, tant russes qu'étrangers, de relégués, de déportés et de prisonniers. Dix mille détenus y travaillaient de nuit comme de jour. Un chantier aux effectifs incroyablement instables. Tous les mois, trois milliers de contractuels libres se faisaient embaucher et quatre mille s'en allaient sans demander leur compte.. K. n'arrivait pas à se mettre au diapason de ce chantier tapageur où l'on changeait tous les jours d'ouvriers et de techniciens, où l'on finissait par arrêter et fusiller les chefs, où l'on déchargeait des convois de paysans déportés à la suite de collectivisations »** K. Le gant 2, »Galina Pavlovna Zybalova ».

les cours de formation technique des ouvriers : de sorte qu'une grande partie d'entre eux, arrivés comme paysans n'ayant souvent jamais tenu en mains un outil, va se changer en quelques années à peine – le lien entre la théorie et la pratique étant alors immédiat- en un corps impressionnant de techniciens et d'ouvriers très qualifiés. Ainsi sera résolue la question des cadres **« dès le lendemain de la Révolution, un objectif prioritaire était fixé, un devoir érigé en dogme : trouver coûte que coûte des cadres issus des rangs ouvriers.**<sup>33</sup> Si bien que les camps, conçus, au début des années trente, nous le verrons, pour pourvoir les chantiers en cadres venus de l'ancienne société, pourront devenir, après la grande terreur, tout autre chose : des lieux de leur élimination.

La réussite économique est indiscutable. On peut décrire les dysfonctionnements, les prévarications, les murs qui s'écroulent, les incohérences : comment en aurait-il été autrement, quand il s'agit de faire sortir de terre une industrie entière ? Mais le fait est là : au bout du compte, lorsque la guerre arrive, la Russie arriérée est devenue capable de se mesurer, au plan industriel, avec le géant allemand. Et l'enthousiasme aussi est indiscutable, mesurable en chiffre : entre 1926 et 1939, la population de l'Union Soviétique s'est accrue de 23 millions et demi de personnes, soit près de deux millions par an, avec un taux de natalité record de près de 45 pour mille. Il y a le travail, l'école, les congés maternité, il y a aussi, le chiffre l'atteste, le sentiment d'un avenir. Nous écrivions que Staline va séparer le socialisme du communisme, c'est vrai : mais cela n'implique pas que le socialisme puisse être tenu pour rien !

Alors, d'où est venue la corruption des âmes ?

**« A l'époque – c'est-à-dire, avant la « refonte » - nous étions bien nourris. Personne n'avait encore eu l'idée d'utiliser les rations alimentaires pour obliger à remplir le plan. Tout le monde recevait la même ration réglementaire, personne ne souffrait de la faim... Il n'y avait pas de travaux de force, et personne ne nous harcelait... Comme les autorités n'avaient alors aucun plan « de combat » à l'égard des détenus, il allait de soi que leur travail était d'une faible productivité.. On ne demandait pas aux détenus de travailler, seulement de se présenter au travail.. On estimait qu'il n'y avait rien à exiger de plus d'un prisonnier...A l'époque, on ne condamnait pas à de lourdes peines, et, dans le camp, sur deux mille personnes, seules deux étaient condamnées à dix ans. C'est la refonte et tout ce qu'elle a entraîné qui ont inauguré les peines lourdes ».**

**« Nous avons vu arriver le nouveau directeur du chantier de construction de l'usine chimique de Vichéra, Edouard Pétrovitch Berzine.. L'OGPOU avait pris en charge les maisons de correction, c'était le début de la grande entreprise concentrationnaire, de la**

33 In « les années vingt ».

« refonte ». Les camps de concentration furent baptisés « camps de rééducation par le travail ». La population des camps augmentait. Les trains circulaient jour et nuit, les convois se succédaient. En janvier 1930, le nombre des détenus incarcérés atteignit les soixante mille, alors qu'il n'y en avait que deux mille en avril, quand notre convoi était arrivé. On ouvrit les camps de Tiomniki, d'Oukhta-Petchora, de Karaganda, le Svirlag, le Balmag, le Dmitlag. Notre camp était un « expérimentateur » de la refonte ».

La « refonte » s'annonce comme un mouvement de redressement politique et de normalisation de la vie des camps, de correction des abus qui avaient cours dans les camps disciplinaires du nord de l'Oural. « **Mais bien avant les meetings, les réunions et les conférences, le camp avait reçu la visite de quelques enquêteurs-instructeurs.. Et, encore avant cela, des nouvelles étaient arrivées à tire-d'aile : on avait arrêté le fameux Kourilka, le commandant d'une des îles Solovki, qui exposait les hommes « aux moustiques » et les affamait. Les Solovki étaient fermées ! Reconverties en « isolateur politique ». Une nouvelle vie s'annonçait pour les camps ». Les clubs, les « coins rouges, les journaux, « firent leur apparition. « Bien sûr, la véritable philosophie de la refonte ne fut définie que plus tard. A ce moment là, à l'arrivée de Berzine et surtout de son équipe, je voyais tout en rose, j'étais prêt à soulever des montagnes et à me charger de n'importe quelle responsabilité. Cette réunion, la première, s'est déroulée au beau milieu de la journée de travail, et trente détenus ont quitté leurs postes pour se présenter dans le bureau du directeur.. Le gouvernement réorganise le travail dans les camps. Dorénavant, l'essentiel, c'est l'éducation, le redressement par le travail. Chaque détenu peut prouver son droit à la liberté par le travail. Les détenus sont autorisés à occuper des fonctions administratives, y compris les plus élevées.. L'administration carcérale vous invite tous à participer à cette tâche glorieuse en qualité d'administrateurs. Une semaine plus tard, je suis parti organiser un chantier à Solikamsk ».**

Mais l'enjeu réel est « utilitaire » : « **L'expérience a prouvé que le travail forcé organisé comme il se doit, sans correctifs trompeurs et mensongers dans les rapports de production, est supérieur en tout point au travail volontaire. Et cela ne concerne pas seulement les travaux de force, non qualifiés. Même les ingénieurs condamnés lors des procès dits « de saboteurs » travaillaient selon leurs qualifications (ou dans n'importe quel domaine réclamant un travail intellectuel) mieux que des ingénieurs libres. J'ai participé à un grand nombre de conférences sur ce point et me souviens fort bien des exemples, des preuves. Cet aspect utilitaire était l'âme**

même de la refonte ».<sup>34</sup>

« **La refonte proclamait que le salut se trouvait uniquement dans le travail, et dans le travail actif. On cessa de condamner à des peines courtes, on se mit à prodiguer des cinq, des dix ans, qu'il fallait convertir d'après le décompte des journées de travail. Théoriquement, on considérait qu'une peine était « élastique ». Si tu travailles bien, si tu réalises un pourcentage élevé, tu as droit à des « décomptes » importants et tu es libéré. Si tu travailles mal, on peut encore ajouter une « rallonge » à tes dix ans ».**<sup>35</sup>

Il y a donc à l'œuvre une hypocrisie radicale qui sera de grande conséquence, mais qui n'était pas forcément visible dans l'immédiat, sauf, nous y reviendrons, pour « les voleurs ». « **« Tout cela fut mis en place de façon empirique, il ne s'agissait pas du projet cohérent d'un génie du mal »**<sup>36</sup> ... « **Le camp- sa structure- est une grandeur empirique. La perfection que j'ai trouvée à Kolyma n'était pas l'invention d'un génie du mal. Tout s'était mis en place petit à petit. On avait accumulé de l'expérience « Allez ! Allez ! » Tel était le slogan de la « refonte ».**<sup>37</sup>

Le camp du début des années trente n'est pas séparé du pays, tout au contraire, il est au cœur des grands chantiers du plan quinquennal. C'est une sorte de noyau productif militarisé, qui joue un rôle matriciel. Il fonctionne comme une entreprise autonome, bien organisée, comme une ossature militaire dont les casernes ou les campements se déplacent d'ailleurs d'un endroit à l'autre. Et c'est bien pourquoi la « philosophie » qui l'anime va avoir un effet corrupteur délétère sur l'ensemble de la société.

« **La cantine des libres était bien plus mauvaise que celle des détenus. Les bagnards étaient également mieux habillés. Car on ne nous envoyait pas travailler sans vêtements ni pieds nus. Même occasionnellement. Tout cela suscitait des conflits, des jalousies et**

.....  
34 Les premiers grands procès furent des procès pour sabotage « **Pendant ce temps (1928) avait lieu le procès des mineurs dans la salle des Colonnes de la Maison des Unions. Et Krylenko lisait l'acte d'accusation dans une salle à moitié vide, en dépit de la signification et de l'importance colossale de ce procès pour les destinées du pays** » (in « les années vingt ». Il s'agit d'un premier procès visant des travailleurs à propos de mauvais résultats économiques): « **Des procès de ce genre s'étaient déclenchés dans toutes les branches de l'industrie après celui des Chakhty** » : Chakhty est une ville minière du Donbass où eut lieu en janvier 1928 le premier procès contre des ingénieurs et techniciens rendus responsables des retards et des difficultés dans l'industrie

35 V. 2 « Vichéra ».

36 V. 13, « le voyage à Tcherdyne ».

37 V.2 « Vichéra ».

des réclamations. Par la suite, il m'est souvent arrivé de rencontrer des déportés, ou simplement des travailleurs contractuels, qui avaient fui Bérezniki à cause des mauvaises conditions de vie. Tous gardaient le même souvenir, celui des « trognes bien nourries » des travailleurs du camp. Il arrivait qu'un homme, ayant expédié ici des habitants de son village (il leur avait collé une affaire, les avait jugés et envoyés sous escorte vers le Nord), vienne lui-même y travailler sous contrat, s'engageant comme travailleur libre dans un élan d'enthousiasme. Et il constatait que ceux qu'il avait condamnés vivaient dans de bien meilleures conditions que lui, et que le camp reluisait de propreté ; pas une mauvaise odeur, pas même l'ombre d'un pou.. Le salaire des détenus était bien plus élevé que celui des contractuels libres.. Tout était très bon marché par rapport au cours de l'assignat de 1922 ». « Il y avait beaucoup d'étrangers à Bérezniki, des allemands, des français, des américains, des anglais . Ils vivaient tous dans le village des spécialistes étrangers. On leur avait construit sur le chantier un hôtel et un restaurant tout équipé, que l'on appelait « la cantine des étrangers ». A l'époque, l'approvisionnement des libres s'était dégradé, et Granovski permettait à ses ingénieurs célibataires de manger dans cette cantine. Sur les cent ou deux cents laissez-passer prévus pour les ingénieurs soviétiques libres, cinq avaient été détournés pour le camp.. Nous occupions toujours une table à part, et nous offrions sans doute un spectacle pittoresque dans nos combinaisons de travail pénitentiaires ».<sup>38</sup>

« Pendant la construction de ce géant du premier quinquennat que fut le combinat de Bérezniki, Moscou ne négligeait pas notre éducation culturelle. Des groupes d'artistes de variété, des artistes de cirque, des prestidigitateurs et des troupes de théâtre itinérantes se succédaient pour nous distraire, se faire de l'argent, et apporter leur contribution au plan quinquennal. »

« On organisait également des séances de cinéma dans le club de l'usine de soude, l'ancienne usine Solvay.. Il y avait un club pour les étrangers, mais l'on n'y organisait ni spectacles ni séances de cinéma, et les étrangers venaient voir les films dans la salle commune du club. Ce club, installé dans une baraque, ne permettait cependant pas d'accueillir les équipes d'artistes itinérants envoyés chez les « combattants du front du travail », ceux qui remplissaient et dépassaient la norme. Pour leurs soirées, les contractuels libres et tout le chantier de Bérezniki utilisaient le club du camp que l'on venait de construire sur le mont Adam. En fait, l'idée même de la « zone du camp » était de

38 V. 6, « l'affaire Stoukov ».

rendre les baraques habitables, confortables, puis de les céder aux travailleurs libres.. Mais le bâtiment le plus luxueux était le club, un superbe club à un étage avec une cabine de projection, une loge pour se maquiller, et même une fosse d'orchestre... Ce club était si agréable que la troupe du camp y donnait des spectacles pour les contractuels libres, avec des billets d'entrée en bonne et due forme. Les libres étaient ravis, et la Direction du camp encore plus ». « A Bérezniki, en 1930, le seul club, le seul théâtre de valeur était celui du camp. Et c'était là, dans la zone, malgré tous les inconvénients, que l'on donnait les spectacles et les soirées de propagande pour les travailleurs libres.. Depuis ma victoire au tournoi d'échecs, j'étais devenu membre du Conseil artistique du camp ».<sup>39</sup>

La mission à laquelle Chalamov prend part à l'automne 1930 rend compte de façon saisissante du caractère axial et paradoxalement protecteur du camp dans la société d'alors. « A la fin de l'automne 1930, j'eus l'occasion de participer à une commission extrêmement intéressante chargée d'une enquête sur les exploitations forestières de Tcherdyne qui ne remplissaient pas le plan... Les villages étaient à l'abandon, pas un grincement de scie... C'était des villages de paysans déportés à la suite de la collectivisation. Ces gens du Kouban, qui n'avaient jamais tenu une scie et avaient été amenés ici de force, s'étaient enfuis dans les bois.. La question était de savoir si les camps étaient en mesure de prendre en charge, pour le ravitaillement ainsi que pour le contrôle de la production, les exploitations forestières de Tcherdyne, et assurer la surveillance de ces villages. Notre commission s'est prononcée contre cette prise en charge.. Les deux chambres de l'hôtel où nous avons passé quarante-huit heures ont été prises d'assaut par des gens faméliques privés de tout droit. Que le camp ait refusé de les prendre en charge était pour eux un coup terrible. Aidés par le directeur, qui était armé, nous avons repoussé une offensive de femmes et d'enfants. C'était tous des libres et des déportés. Ils se couchaient devant nos traîneaux ».<sup>40</sup>

La corruption des âmes, c'est la primauté du plan, et ce qui en résulte quant au travail, sa conception et son sens. Bien entendu, le travail des détenus est « forcé » par définition, mais ce caractère forcé n'est pas gage de rendement du travail. « « Au camp, un chef, grand ou petit, considère toujours que le subordonné auquel il donne des ordres est disposé à les exécuter sur le champ ou de bon cœur,

39 V. 11, « la Roussalka ».

40 V.13, « Le voyage à Tcherdyne ».

qu'il est tenu de le faire. En réalité, tous ne sont pas des esclaves.. C'est pourquoi, dans des situations épineuses, des situations « de crise », pour employer une expression en vogue, un chef de camp doit s'attendre, non à l'exécution de son ordre, mais au contraire à sa non-exécution ».41

La « refonte » a découvert que l'humiliation du travail forcé, ce n'est que broutille, vestige du naïf 19<sup>e</sup> siècle, que l'on peut non seulement « extorquer » du travail à un détenu, mais qu'il suffit de le frapper au ventre et de l'obliger à travailler, à remplir le plan sous la menace de la faim... Et le repas chaud, à commencer par les « plats-primés », s'est transformé en ration stakhanoviste, de choc, productive, etc.. jusqu'à huit rations différentes ».42 »Nous aussi, au camp, nous avons nos meilleurs « izotovistes »,43 de même que nous avons eu plus tard des stakhanovistes et des rations « stakhanovistes » à Kolyma ».44 « Moi-même, étant étudiant, j'ai suivi les cours de Krylenko. Ils n'avaient pas grand-chose à voir avec le droit et s'inspiraient de concepts qui n'avaient rien de juridique... « L'élastique » était fondé sur l'efficacité économique du lieu de détention. Le levier principal de cette théorie était la gradation alimentaire fixée en fonction des normes de production. On ne mange que ce que l'on a gagné par son travail, et autre interprétations concentrationnaires du slogan : « qui ne travaille pas ne mange pas ». Cette « gradation du ventre » se combinait avec l'espoir d'une libération anticipée selon le décompte des journées de travail.. Berzine lui-même, sans une once d'humour, considérait cette opération comme l'authentique application des idées stakhanovistes dans un camp de travaux forcés.

On doit considérer que si les « idées stakhanovistes » pouvaient si bien s'adapter au travail dans les conditions du camp, c'est que quelque chose était vicié dans ces idées elles-mêmes. Or la question du travail est cruciale, centrale, et la question du travail c'est d'abord la question de : pourquoi, et pour quoi on travaille. Dans le monde capitaliste, en gros, c'est simple. En gros, parce que dans tout travail, il y a une part gratuite ; entendons par là, pas seulement la plus-value, la part gratuite pour le patron, mais une gratuité du point de vue de celui qui travaille, en tant, tout simplement, que le travail doit être fait, intrinsèquement,

41 V.5 « Miller le saboteur ».

42 V.2 « Vichéra ».

43 Izotov était un mineur qui fut, en 1936, l'initiateur d'un mouvement analogue à celui des stakhanovistes

44 V.15, « un mariage au camp ».

pour lui-même. Pensons à la vieille idéologie ouvrière du « travail bien fait ». Remarquons d'ailleurs que dans les conditions de surexploitation et de mépris actuels, cela s'effrite, et ce qui reste alors, c'est « la rage » - exactement comme Chalamov le dit à propos des camps : la rage est le sentiment qui reste en dernier, au plus près des os-. Or plus cette gratuité, non prise en compte et non considérée, sans laquelle en fait « ça ne marche pas », devient impraticable et impossible, plus le rapport du travailleur à son travail est empêché – plus le travail est aliéné, pour parler la langue Marx - plus la rotation des travailleurs s'accélère et la brutalité augmente : et vice versa.

Ce qui est masqué et nié dans les conditions du capitalisme vient au grand jour dans les conditions du socialisme. C'est une de ses vertus. C'est aussi son danger. La question du travail, du pourquoi et pour quoi on travaille est libérée comme telle, et se problématise. Donc la question de la gratuité, et avec elle celle de la subjectivité. D'où les slogans, la question de l'idéologie du travail, qui se pose comme telle, dans un rapport dialectique avec celle de la transformation réelle des rapports de production, mais cependant distincte. Or, dans la Russie des années trente, il y a certainement une transformation des rapports entre ouvriers et ingénieurs, entre ouvriers et chefs en général. Ne serait-ce que parce que la position de tous les cadres est précaire, et que chacun le sait. John Scott décrit des meetings où les ouvriers ne se privent pas de critiquer les cadres et d'avancer leurs propositions – quant à la production, et seulement à ce sujet. Dans l'idéologie stakhanoviste, il y a aussi une proposition quant à la gratuité et à la valorisation du travail « pour tous ». Mais on voit que cela se renverse, en tant que le résultat, la réalisation du plan, est cela seul qui importe. Au détriment de l'effort collectif pour lui-même, et donc au détriment du travailleur comme tel. D'où l'aspect de compétition, au détriment de la solidarité, et avec la compétition, les primes, la recherche des « récompenses », les tricheries, les résultats dopés, et le mépris des faibles. D'où cette monstruosité de l'adaptation aisée du stakhanovisme au travail des détenus, qui en révèle au rebours l'essence hypocrite et falsifiée – le gratuit « volontaire » est changé en gratuit extorqué par la force, la glorification du travailleur devient effacement du travailleur, jusqu'à sa négation ultime dans le camp à venir.<sup>45</sup>

45 Le travail fait par des esclaves invisibles, « inexistantes », est déjà à l'œuvre dans les chantiers des années trente, sans que cela ait été à l'époque planifié, mais porté par la logique à l'œuvre, et portant en germe la Kolyma à venir : »Un an auparavant, Granovski, le directeur du chantier, ou bien une commission venue de Moscou, avait découvert que les premiers éléments du combinat de Bérezniki, auquel étaient déjà accordés des crédits de plusieurs millions, n'existaient tout simplement pas.. Une corde se balançait au-dessus de la tête de Granovski.. C'est alors qu'on lui avait suggéré une idée de génie.. On ne fait jamais figurer sur les comptes le travail des convois, des prisonniers en transit, des travailleurs de passage. Et le camp les envoyait tous remblayer. Ils restaient une nuit, puis on les laissait poursuivre leur route sous escorte. Ce sont ces dizaines de milliers de détenus en transit qui avaient

« C'est seulement au début des années trente que l'on a résolu la question : comment frapper ? Avec un bâton ou avec la ration, avec la gradation alimentaire déterminée par la production. Très tôt, on s'est rendu compte que la gradation alimentaire, ajoutée au décompte des journées de travail et aux libérations anticipées, était un stimulus suffisant non seulement pour bien travailler, mais aussi pour inventer des « chaudières à flux continu », comme Ramzine. ...et, non seulement travailler correctement, énergiquement et gratuitement, mais aussi dénoncer, vendre ses voisins pour un mégot, pour un regard bienveillant des autorités ».<sup>46</sup>

« Nous avons aussi compris cette chose étonnante : aux yeux de l'État et de ses représentants, un homme doté d'une grande force physique est meilleur, je dis bien meilleur, plus moral et plus précieux qu'un homme faible, c'est-à-dire un homme qui ne parvient pas à extraire 20 m<sup>3</sup> de terre par jour des chantiers de taille. Le premier est plus moral que le second, il réalise le plan et donc il remplit sa principale obligation vis-à-vis de l'État et de la société, et c'est la raison pour laquelle il est respecté de tous, on lui demande conseil, on le prend au sérieux, on l'invite à des conférences et à des séminaires où l'on débat de tout autre chose que des techniques de maniement de la pelle dans des tranchées visqueuses et détrempées ».<sup>47</sup>

« Avec la libération avant terme, avec le rachat possible de la faute par un travail honnête, un homme capable de soulever neuf pouds d'une seule main expie sa faute dix fois plus vite qu'une « mauviette de binoclard » dépourvu de la force physique nécessaire. »<sup>48</sup> « Ici s'indique une deuxième conséquence de l'hypocrisie au service de la service de la réalisation du plan qui fut au fondement de l'expansion des camps dans les années trente : « Il n'y a pas de coupables dans les camps » :

« Au camp, personne ne s'intéresse à la faute, ni les chefs, ni

---

très vite rétabli les affaires du combinat.. L'enquêteur-instructeur ne comprenait pas que c'était justement dans ce travail gratuit que se cachait le secret, la solution à l'énigme que même Moscou ne pouvait résoudre. Le fiasco de la première phase du chantier avait été récupéré grâce au travail des détenus. Seulement, il fallait s'y prendre intelligemment, ne pas laisser de trace, ne pas tenir de double comptabilité, mais se contenter de tout mettre sur les prisonniers en transit. Pour une ration de pain, un détenu en transit affamé travaille volontiers et de façon efficace pendant la journée que la pénurie de wagons l'oblige à passer quelque part. Et si les prisonniers en transit sont des millions ? Des millions de prisonniers en transit, c'est déjà l'échelle des grands chantiers du Moskanal et du Biéломorkanal, c'est déjà l'échelle de Kolyma ». (V.6, « l'affaire Stoukov »)

46 V.17 « il n'y a pas de coupables au camp ».

47 K. I « première mort » récit 8, « ration de campagne ».

48 V.17 « Il n'y a pas de coupables au camp ».

les voisins, ni l'inculpé lui-même. On s'intéresse au pourcentage. S'il existe, il n'y a pas de faute.. Cette innocence des détenus, une innocence de principe, admise d'emblée, c'était le fondement même du régime concentrationnaire de l'époque. Celui qui est incarcéré, c'est celui qui s'est trouvé dans la ligne de mire. Demain, on ouvrira le feu sur une autre cible. Le problème, ce n'est pas que l'on persécute certains groupes politiques de la population, les koulaks, les saboteurs, les trotskistes. L'attention de la Cour se porte sur l'un ou l'autre de ces groupes de prévenus. Et inexplicablement, l'intérêt de l'Etat pour ses anciennes victimes faiblit... Oui, dit le chef, tu es condamné à telle ou telle peine.. Demain, quand tu auras purgé ta peine, c'est toi qui nous donneras des ordres à tous ici, au nom de ce même gouvernement qui me confère aujourd'hui le droit de te garder en prison.. Aujourd'hui, tu es un criminel au passé et au présent, auquel hier on cassait les dents, que l'on rouait de coups, que l'on enfermait à l'isolateur. Mais demain, sans même avoir à changer de tenue, tu enverras toi-même les autres à l'isolateur, tu les interrogeras et tu les jugeras ».

Inutile de s'étendre longuement sur l'effet corrupteur de cette dissociation complète de l'emprisonnement et de la notion de faute, qui est, dit Chalamov, « l'essence juridique de la vie des camps ».<sup>49</sup> Il faut par contre s'arrêter sur ce que cela signifie quant à l'appareil de l'État et à son personnel. A lire Chalamov, il est vraiment très bizarre de se rappeler que dans certains milieux la critique de Staline consiste à vilipender bureaucratie et bureaucratisme. D'abord, ce serait finalement un pêché assez véniel, mais en outre, on voit que c'est tout le contraire ! L'État soviétique des années trente souffre très gravement du manque de bureaucratie, c'est-à-dire des services d'un personnel d'état stable. Parce que ce qui est au poste de commandement, outre la réalisation du plan, nous l'avons vu, c'est la construction d'un rapport à l'État en tant qu'absolu. Il s'agit d'un enveloppement et d'un surplomb complet par l'État en tant que force diffuse, à la fois abstraite et omniprésente, qui se paye justement d'une réversibilité complète des rôles, et d'une rotation constante des cadres. Il faut sans cesse faire tourner la machine qui avale les uns après les autres ses serviteurs.<sup>50</sup> Dans « Miller le saboteur », Chalamov met en scène Bermann, directeur du Goulag, occupé à faire tourner la machine qui un jour l'avalera. L'ingénieur Miller, qui travaille avec zèle et ardeur, essaie de lui présenter une requête, à l'occasion d'une visite que celui-ci fait au camp. Miller raconte l'entrevue à Chalamov :

« Vous voulez savoir de quoi nous avons parlé avec le directeur

49 Toujours dans V.17, « il n'y a pas de coupables dans les camps ».

50 John Scott raconte une « blague » qui avait cours vers la fin des années trente : « par les temps qui courent, mieux vaut être un poteau télégraphique ».

du Goulag ? C'est intéressant du point de vue historique... Quand je suis entré en me mettant au garde-à-vous comme il se doit, Bermann était assis au bureau. « Et bien, Miller, racontez-moi en quoi consistait votre sabotage » ! m'a-t-il dit en articulant chaque mot. « Je ne suis coupable d'aucun sabotage, citoyen directeur », ai-je répondu la gorge sèche. « Alors, pourquoi avez-vous demandé à me voir ? Je croyais que vous vouliez me faire une révélation importante.. Berzine ! Emmenez Miller ! » Chalamov commente : « Bermann faisait partie de l'entourage de Iagoda et fut fusillé en même temps que lui par Iejov. Il s'entendait mieux que Miller en politique ».<sup>51</sup>

Il s'ensuit que l'Union Soviétique des années trente est le lieu d'une singulière errance de l'État, d'une errance démesurée. L'absolutisation du rapport à l'État se paie d'une fragilité constitutive de son appareil, l'errance démesurée, d'une terrible ignorance. Il faut l'avoir en tête pour aborder la séquence de la grande terreur.

Enfin, last but not least : la fragilité bureaucratique jointe à la dictature de plan et de la norme, va permettre au groupe social des truands de s'imposer et d'établir sa dictature sur les plus faibles :

Voilà le même Bermann en face cette fois d'un truand récidiviste. Son malaise et sa peur sont palpables : « Karlov fut aussi convoqué devant les yeux éclairés de la direction. Les autorités carcérales aiment bavarder avec les truands, et ces derniers le savent bien. Je fus le témoin d'une de ces conversations entre Bermann, le directeur du Goulag, et Karlov. Le numéro de cette bête innommable eut lieu dans un couloir de la Direction. - Alors, comment vas-tu ? Tu n'as pas de réclamation ? demanda Bermann. - Non, répondit Karlov. Pourquoi on ne m'aimerait pas, citoyen-chef ? Je n'ai pas sucé le sang des travailleurs, moi, et maintenant... (« L'entrepreneur » fixa les yeux sur les galons du col de Bermann) je ne porte pas de losanges ! - Emmenez-le, dit Bermann. C'est ainsi que se termina l'entrevue ».<sup>52</sup>

Le pouvoir conquis par les truands, résultat de la ligne suivie au cours des années trente, (absolutisation du plan qui aboutit à la haine du travail, absolutisation de l'État dont le corollaire est la fragilisation des cadres), est l'aboutissement de la « refonte », et constitue aux yeux de Chalamov le plus grand crime du stalinisme.

« Les voleurs, eux, ont compris de quoi il retournait dès le

51 V. 5, « Miller le saboteur ».

52 V.2 « Vichéra ».

premier jour.. La refonte n'a pas seulement maintenu les cadres du monde des voleurs, elle a aussi accru leur pouvoir de façon inouïe. Tous les truands étaient prêts à être « rééduqués ». Les truands sentent avec acuité les failles, les trous dans le filet que le pouvoir tente de jeter sur eux. Quel chef courrait le risque de s'en prendre à un truand qui a décidé de se faire rééduquer, qui exige de l'être ? Quel chef, certain d'avoir devant lui un imposteur, un menteur, courrait le risque de ne pas exécuter les ordres d'en haut découlant de la nouvelle « orientation », sur laquelle les truands sont aussi bien informés que les autorités du camp elles-mêmes ? ... C'est qu'aux yeux du gouvernement, ils sont des « amis du peuple ». Il vous faut un pourcentage ? Voilà un certificat prouvant que toute l'année, tous les jours, je remplis la norme à deux cent pour cent. Un certificat avec signatures et cachets. On ne va tout de même pas faire une enquête spéciale à propos de chaque certificat ! D'ailleurs une enquête ne mènerait à rien : tous les signataires du certificat confirmeront tout personnellement, car ils craignent les truands d'avantage que l'inventeur de la rééducation ». » « Les autorités voient bien le mensonge flagrant : ce sont tous les tire-au-flanc, les parasites professionnels qui ont présenté les certificats pour les plus grosses rations, les plus gros pourcentages... Cela signifie que pour augmenter le pourcentage du mètreur, de l'artisan, du chef de groupe, il faut retrancher quelque chose à quelqu'un d'autre, aux « caves », aux « bosseurs ». Cela signifie que des gens doivent souffrir, travailler pour les truands, qui, eux, seront proposés pour un »e libération anticipée grâce à leurs pourcentages élevés. Ce mécanisme, les truands le comprennent à merveille ». <sup>53</sup> Travailler est un déshonneur pour le truand. Avec la refonte, on s'est imaginé pouvoir berner les truands, leur apprendre à travailler. On les libérait pour un pourcentage élevé de production.. Théoriquement, le but était de reconverter les truands en constructeurs du socialisme. D'utiliser aussi cette couche de la population. D'obliger les ennemis de l'Etat à servir l'Etat. Cette idée a coûté des fleuves de sang à la société soviétique. On disait qu'il suffisait d'un peu de « confiance », et le truand cesserait d'être un truand pour devenir un être humain, un bâtisseur à part entière du socialisme.. Seulement voilà : un truand était libéré s'il remplissait le plan à cent cinquante ou deux cents pour cent. Or il s'est avéré que ces « amis du peuple » qu'étaient devenus les récidivistes remplissaient officiellement les normes à trois cent pour cent.. Il a fallu bien des années pour que l'employé de base du camp parvienne à convaincre les autorités que ces trois cent pour cent, c'était du sang humain, que le truand n'avait pas levé le

53 V.2, « Vichéra »)

petit doigt et s'était contenté de rouer ses coéquipiers de coups de bâton, extorquant le « pourcentage » à des vieillards misérables et faméliques, obligeant le chef de groupe à mettre sur son compte à lui, truand, cette sanglante production. Cette « confiance » a donné lieu à un bain de sang encore jamais vu dans une Russie qui a pourtant connu bien des épreuves ».<sup>54</sup>

## KOLYMA. LA TERREUR ET APRES

### La terreur

Nous n'allons pas prétendre élucider la terreur des années 37 et 38 : « **le délire frénétique des années 1937 et 1938** », écrit Chalamov dans « Vichéra » et, dans « Kolyma »<sup>55</sup> : « **J'avais déjà vécu le printemps puis l'été 1939 dans la taïga, et je n'arrivais toujours pas à comprendre qui j'étais, je n'arrivais pas à comprendre que ma vie continuait. Comme si j'étais mort sur un front de taille du gisement Partisan en 1938. Avant toute chose, il me fallait savoir si cette année 1938 avait bien existé, si elle n'avait pas été un cauchemar, le mien, le tien, ou celui de l'histoire** ».

La terreur, délire et cauchemar, une frénésie qui s'auto-alimente selon une loi d'accélération propre. On peut cependant la cerner, en marquer différentes composantes, et pour commencer la dater. C'est un temps particulier, et ensuite il y aura son empreinte, la nouvelle situation que la terreur aura façonnée. Mais en aucun cas on ne peut en faire le signifiant général métonymique du temps « Staline », sauf à renoncer à toute intelligibilité au profit de la propagande la plus obtuse.

« **Comment tout a commencé** » est le titre du récit que Chalamov consacre à la terreur dans les camps sibériens. « **Trois tourbillons mortels se croisèrent et tournoyèrent sur les chantiers aurifères enneigés de la Kolyma pendant l'hiver 1937-1938** ». « Soudain, soudain, brusquement, et encore soudain, et puis, « pendant des mois » : nous citerons ce récit presque en entier. Chalamov est arrivé au gisement Partisan le 14 août 1937 : il a eu le temps de voir arriver la terreur, dont la vague, dit-il a mis un certain temps pour atteindre, depuis les sommets moscovites, la lointaine Sibérie. Remontons le temps : à échelle de masse, pour suivre encore Chalamov, on peut la dater de juin 1937, moment où Staline avalise l'emploi de la torture au cours des interrogatoires (là encore Chalamov, arrêté en janvier, est arrivé avant « **Nous étions au printemps béni de l'année 1937, où l'on ne frappait pas encore pendant l'instruction, où « cinq ans » était l'estampille des verdicts de la Conférence Spéciale (à l'époque,**

54 V.17 « il n'y a pas de coupables dans les camps ».

55 Kolyma VI Le gant, récit 4 « triangulation de classe III ».

les employés du NKVD ne s'appelaient plus des tchékistes). On se réjouissait de ces « cinq ans », car un Russe se réjouit qu'on ne lui ait pas collé dix ans, ou vingt-cinq, ou la peine de mort. Cette joie était fondée, tout était encore à venir. En fait, on pratiquait déjà la « station debout », en empêchant le détenu de dormir pendant plusieurs jours, et « la chaîne » : les juges d'instruction se succédaient, tandis que l'inculpé restait assis sur une chaise jusqu'au moment où il perdait conscience. Mais la « méthode n°3 » était encore à venir ».<sup>56</sup> En remontant vers les sommets de l'État, on a la date de juin 1936. « *Le 5 juin 1936, la Pravda annonce la lutte pour « anéantir les ennemis du peuple, les monstres et les furies trotskystes. » Les arrestations se multiplient. Les dénonciations succèdent aux dénonciations. Le 19 août enfin s'ouvre le premier procès public* ».<sup>58</sup>

Pourtant, notent les commentateurs, à partir de 1936, tout commençait à aller bien. Le plan était une réussite, on pouvait penser un peu à plus de bien-être, la journée de travail diminuait. Mais il y a la perspective de la guerre. Ce n'est pas seulement qu'il va falloir endurer à nouveau de terribles épreuves, que la durée du travail va à nouveau augmenter, qu'à partir de 1940 il sera interdit de quitter son poste etc. L'approche certaine de la guerre a en elle-même de quoi terroriser.

La terreur prend sa source au sommet. Nous l'avons vu, la faiblesse de l'appareil d'état, l'instabilité et le peu de fiabilité des cadres, est source d'ignorance – donc de peur. L'absence de politique a pour corollaire la méconnaissance des contradictions et de la situation réelle à l'intérieur du peuple. Il n'y a pas de débat et d'opposition sur la ligne à suivre, « pour continuer ». Dans une brochure qui va inaugurer la révolution culturelle chinoise, Yao Wen Huan résume ainsi ce qu'était la proposition « révisionniste » en Chine à la fin de la tentative du Grand Bond en avant : « lâchez prise et vous retombez sur un terrain solide ». Une maxime remarquable ! Mais dans l'URSS de la fin des années 30, personne ne peut penser que « lâcher prise » signifierait se retrouver sur un terrain solide. Ce qui se profile alors est la défaite, l'effondrement, « la perspective du démembrement de l'URSS », avec par exemple le projet des nazis d'installer un gouvernement « autodéterminé » en Ukraine.<sup>59</sup> On comprend que l'opposition, n'étant que critique, soit alors partagée

56 K. II, « Rive gauche », récit 11, « le plus bel éloge : ».

57 « Les « cinq ans » étaient une couche très mince de gens condamnés en 1937 avant l'entrevue de Beria avec Staline et Jdanov à la datcha de Staline en juin 1937, où les peines de cinq ans avaient été abandonnées et où l'on avait autorisé le recours à la méthode numéro trois pour l'extorsion des aveux » (K. Le gant récit 21, « Riva-Rocci »).

58 In « les procès de Moscou » présentés par Pierre Broué, collection Archives.

59 Cf. déclaration de Piatakov in « les procès de Moscou ».

entre épouvante et défaitisme, et cela qui rend matériellement possible la terreur à son endroit est aussi ce qui lui fait écho et l'alimente en retour. On entre dans la première grotte et le sol effondré ouvre une salle gigantesque après l'autre. Ou bien : le feu à la façade d'une maison dont l'intérieur est effondré va y puiser un regain de puissance. A lire la déclaration de Piatakov et plus encore celle de Boukharine lors de leur procès, on voit que c'est ce qui se passe, le feu rencontre en eux son meilleur combustible et à partir de là le mouvement en spirale va enfler.

« **Aidez l'Etat, rédigez une déclaration mensongère : l'Etat en a besoin !** » **Et le malheureux prévenu (on ne le torturait pas encore) ne parvenait pas à comprendre qu'un mensonge ne peut jamais être utile à un Etat** ». <sup>60</sup>

Il ne s'agit donc pas d'éliminer des ennemis politiques, ni même de prévenir l'apparition possible d'une politique – certes on prend soin de dissoudre les associations (par exemple, l'Association des prisonniers politiques, qui regroupe les victimes du tsarisme, est dissoute en 1935, la Croix-Rouge politique, organisation de secours aux détenus politiques fondée par Pechkova, première femme de Gorki, est dissoute en 1939). Il s'agit d'en bannir la notion même et même le nom, en chargeant de ce nom des « innocents » pris au hasard qui devront en périr, en tant que le nom et la notion sont l'indice d'un possible principe de distance ou de séparation qui est ce qui doit être forclos. Il s'agit de colmater la terreur par l'adhésion et de garantir l'adhésion par la terreur. Et c'est possible précisément parce qu'il n'y a pas de politique.

« **Les répressions les plus violentes étaient dirigées contre des innocents, et c'est là qu'était la force de Staline. N'importe quelle organisation politique, si elle avait existé et disposé du millième des moyens qu'on lui attribuait, aurait balayé le pouvoir en deux semaines. Et Staline le savait mieux que personne** ». <sup>61</sup> » **Il n'y avait pas de politiques au camp. Le gouvernement se créait des ennemis imaginaires, avec lesquels il réglait ses comptes comme s'il s'était agi de vrais ennemis, les fusillant, les tuant, les faisant mourir de faim. La faux mortelle de Staline fauchait tout le monde sans distinction, tous ceux qui étaient voués à la liquidation selon des listes et un plan à réaliser. Il y avait le même pourcentage de vauriens et de lâches parmi les hommes qui ont péri au camp qu'en liberté. Tous étaient des gens pris au hasard, des indifférents, des lâches, des médiocres et même des bourreaux, et c'est par hasard qu'ils sont devenus des victimes** ». <sup>62</sup>

Hasard et cependant listes. Arrêtons- nous sur deux catégories.

60 V. 18 « la prison des Boutyrki 1937 ».

61 V. 18 « la prison des Boutyrki 1937 ».

62 K. III, le virtuose de la pelle, récit 11, « L'ingénieur Kisseliev ».

Pourquoi, eu égard à ce que nous venons de décrire, liquider systématiquement tous les vieux bolcheviks ? : « presque tous les dirigeants de la révolution et leur famille, la majorité absolue des membres du Comité central de 1917 à 1923, les trois secrétaires du parti entre 1919 et 1921, la majorité du Bureau politique entre 1919 et 1924, 108 membres sur 139 du Comité central désigné en 1934 ». <sup>63</sup> Nous y voyons la démonstration que les ponts sont coupés, l'Etat-Staline, et avec le socialisme, existe désormais comme une entité en soi et ne peut que perdurer – et être défendu- comme tel. L'origine révolutionnaire est retranchée, et ses témoins doivent disparaître. Nous disions : l'Etat tranche tous ses liens à la révolution, le socialisme est séparé du communisme. A propos de l'année 1931, Chalamov écrivait dans le récit n°15 de Vichéra intitulé « un mariage au camp » : « **Nous étions déjà dans la quatorzième année de la révolution.** » On voit bien qu'après les années 36 – 37, une telle datation est devenue impossible, elle n'a plus aucun sens. L'Etat soviétique est devenu une entité en soi.

Même si la terreur frappe toutes les couches de la société, les ouvriers sont relativement épargnés. « **Il y avait dans notre brigade d'autres hommes enguenillés, aussi sales et affamés que nous tous, avec le même regard brillant. Qui étaient-ils ? Des généraux ? Des héros de la guerre d'Espagne ? Des écrivains russes ? Des kolkhoziens de Volokolamsk ?** ». <sup>64</sup> John Scott décrit la terreur à Magnitogorsk, qu'il appelle « l'épuration ». <sup>65</sup> En 1937, écrit-il, elle frappe brutalement Magnitogorsk, des milliers de personnes sont arrêtées, incarcérées pendant des mois puis déportées (sur un grand chantier de construction de la branche nord du Transsibérien). Mais, écrit-il, « *vers la fin de 1938, quand cessa l'épuration, qu'on rendit leur liberté à des centaines de prisonniers en leur présentant des excuses laconiques pour les « erreurs » des enquêteurs ..., la grande majorité des ouvriers de Magnitogorsk envisageaient l'avenir avec optimisme et allégresse. Ils avaient de bonnes raisons pour cela. Ils avaient un travail, leur emploi et leur carrière étaient assurés pour longtemps, ils bénéficiaient de vacances, de congés de maternité rémunérés, d'une retraite et de toute une législation dans le domaine social. Ils pouvaient faire des études et, dès l'obtention de leur diplôme, voire avant, appliquer leur savoir, pour leur propre satisfaction et pour le bien de la société. Leur niveau de vie s'améliorait. Les activités culturelles à leur disposition ne cessaient de se diversifier et de se développer* ». Scott décrit d'ailleurs une représentation de théâtre-

63 Cf.. « Les procès de Moscou », Pierre Broué.

64 K. V, La résurrection du mélèze, récit n°4 « le silence ».

65 Et qui, après lui avoir interdit, en tant qu'étranger, l'accès du chantier sur lequel il a travaillé pendant des années, l'obligera à quitter définitivement l'Union Soviétique avec sa famille : ce qui ne l'empêchera pas de demeurer un ferme partisan de Staline.

propagande à laquelle il assiste au milieu d'ouvriers « scotchés à leur chaise » : il s'agit de montrer une « école d'espions nazis » et d'appeler toute la population à la vigilance, et dit-il, ses voisins regardaient les yeux exorbités, prêts à se saisir sur le champ de tout suspect.<sup>66</sup> Il montre aussi comment les ouvriers rient au nez des chefs en leur disant : « *Allons, toi aussi t'es un saboteur. Demain c'est toi qu'ils viendront arrêter. Les ingénieurs, les techniciens, c'est tous des saboteurs* », et il conclut d'ailleurs : « *A la fin de la période de l'épuration, le personnel chargé de l'ensemble du combinat ne comptait pratiquement plus que de jeunes ingénieurs soviétiques. Il n'y avait plus guère de détenus spécialistes, les étrangers avaient quasiment disparu* », ce qui fait écho à ce passage de la déclaration de Piatakov à son procès : « *... l'état stalinien, qui s'appuie sur certaines réalisations économiques et surtout sur les nouveaux jeunes cadres, grandis et éduqués dans cette idée que cet Etat est une chose allant de soi, un Etat soviétique socialiste, et qui n'ont jamais songé à un autre Etat et ne peuvent se le représenter* ». <sup>67</sup>

Il y a deux ouvriers dans la cellule de la prison des Boutyrki où Chalamov est enfermé pendant les premiers mois de l'année 37.

Vassia Javoronkov : « **Pendant les cours d'éducation politique, un professeur avait posé la question suivante à Vassia Javoronkov, un mécanicien de locomotive : Camarade Javoronkov, qu'auriez-vous fait si le pouvoir soviétique n'existait pas ? – J'aurais été mécanicien de locomotive, avait-il répondu naïvement. Cette réponse était devenue un chef d'accusation** ». <sup>68</sup>

Alexeïev : « **Alexeïev était un artilleur, il avait participé à l'insurrection d'octobre à Moscou sous le commandement de Nicolai Mouralov.** <sup>69</sup> **Après le coup d'Etat, Alexeïev avait travaillé à la Tcheka avec Dzerjinski, mais le travail de tchékiste n'était pas dans sa nature. . Il était devenu chef des pompiers à l'usine de Nato-Fominsk, où il avait soudain été arrêté** ». <sup>70</sup>

« **Pourquoi est-ce qu'on t'a exclu, Gavrioucha ? Attends, tu vas comprendre. C'était à un cours d'études politiques. Sur le**

<sup>66</sup> « *La plupart des spectateurs étaient assis sur le bord de leur chaise. La tension gagnait tout le monde dans le théâtre. Mon voisin, un jeune homme de seize ans qui ressemblait à un paysan, s'agrippait à l'accoudoir de son fauteuil de ses grandes mains rugueuses. Il referma la bouche un instant pour avaler. Il ne savait pas de quelle école il s'agissait, mais le personnage qui tournait le dos au public avait quelque chose de terrifiant et ces trois hommes étaient clairement des « bourjoui ».*

<sup>67</sup> Broué, id. « Les procès de Moscou ».

<sup>68</sup> V. 18, « la prison des Boutyrki 1937.

<sup>69</sup> Mouralov, membre du Comité militaire révolutionnaire et de l'état-major révolutionnaire lors des journées d'octobre, arrêté en 1936, jugé dans le cadre du deuxième procès de Moscou et fusillé.

<sup>70</sup> Ibidem.

thème « **Octobre à Moscou** ». **C'est que moi, je suis un soldat de Mouralov, un artilleur, j'ai été blessé deux fois. J'ai braqué mes propres armes sur les élèves officiers qui se trouvaient près des portes Nikitski. Au cours, le professeur me demande : » Qui est-ce qui commandait les armées du pouvoir soviétique à Moscou au moment du renversement ? » Je lui ai répondu : « Mouralov, Nicolai Ivanovitch ». Je le connaissais bien, personnellement. Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire d'autre ? Qu'est-ce que j'aurais bien pu lui dire ? -Mais c'était une provocation, cette question, Gavril Timofeievitch. Tu savais bien qu'on avait déclaré que Mouralov était un ennemi du peuple ?-Et comment répondre autrement ? C'est que ça, je ne l'avais pas appris aux cours, je le savais de moi-même. On m'a arrêté dans la nuit même »**

Alexeïev revient sidéré d'un interrogatoire  
-« **Il s'est passé quelque chose, Gavril Timofeievitch ?**  
-**Oui, quelque chose. Du nouveau à l'interrogatoire. On m'accuse de complot contre le gouvernement.-Du calme, Gavrioucha. Dans cette cellule, on accuse tout le monde de complot contre le gouvernement** ». <sup>71,72</sup>

La terreur est donc l'exigence d'une allégeance à la fois volontaire et tremblante. Dans « les années vingt », Chalamov rapporte cette « blague » extraordinaire qui nous semble donner la formule condensée de la terreur : « **En 1937 circulait une amère histoire drôle : celle de l'homme qui, en se rasant, dit à son miroir « l'un de nous deux est un traître** ». Adhésion et terreur sont les deux faces de la terreur, les

<sup>71</sup> K. III, Le virtuose de la pelle, récit 14, « le premier tchékiste ».

<sup>72</sup> Quelques autres de cette cellule. « **Dziedzievski, héros de la guerre civile en Ukraine. Qui êtes-vous, grand-père, demande Liona Toumanski, un garçon de seize ans (il avait dévissé des écrous sur des rails pour plomber ses filets de pêche, on lui avait collé du sabotage et on essayait en plus de lui trouver des liens avec l'étranger ou avec les trotskistes). Ce que je faisais ? Je cognais sur les bourgeois. – Et maintenant, c'est ton tour. – Hé oui, comme tu peux voir. – Ce n'est rien, grand-père, ça va s'arranger** » Liona n'imaginait même pas qu'une nourriture aussi bonne que celle de la prison pût exister. Il suivait les conférences, il apprenait à lire et à tracer des caractères d'imprimerie. Il aurait voulu que l'enquête durât éternellement .. **Sinianov, un employé du personnel du Comité du Parti à Moscou. Le jour fixé pour la remise des réclamations, il avait rédigé un papier commençant par ces mots »Je ne me berce pas de l'espoir que le pouvoir soviétique respecte encore les lois.« Moyse Vigon, un étudiant à l'institut des communications à Moscou. Au cours d'une excursion sur le canal de Moscou, ce komsomol avait attiré l'attention de ses camarades sur l'extrême maigreur des détenus qui bâtissaient cette fameuse réalisation du socialisme. » Une fois détenu, Vigon écrit une lettre à Staline, parlant des cas de ses voisins, non du sien, déclarant « *que sévissait ici une volonté malfaisante et que l'on commettait de terribles erreurs* ». **Serioja Klivanski avait été mon condisciple à l'université de Moscou, dix ans plus tôt. Au cours d'une réunion de komsomols, il était intervenu sur la question chinoise.. Khokhlov était rentré dans sa patrie par l'intermédiaire de l'ambassade d'URSS, avait reçu un passeport soviétique et avait été embauché aux Izvestia..A la fin de l'année 1936, comme tous les anciens émigrés, il avait été inculpé et accusé d'espionnage** ». (V. « La prison des Boutyrki 1937 »).**

deux faces d'un biface toujours réversible sous la loi absolue de l'Un. L'unité d'un peuple complètement soudé parce que complètement soudé à son Etat : mais comme l'Un n'a pas d'être, il n'y a pas d'autre façon de l'attester que d'en arracher sans cesse des « autres », - les ennemis du peuple donc, - ils s'en prennent à son unité - ou les espions, si on voit les choses du côté de l'Etat, ce qui est tout un. Les arracher et les faire disparaître dès que désignés ; ils doivent tomber tout de suite dans le néant puisque s'ils restaient là on ne serait plus dans l'Un. Ainsi va la roue frénétique de la terreur – frénétique, puisque le compte pour un doit être sans cesse recommencé, le peuple doit être sans cesse vérifié, compté et recompté frénétiquement comme un grâce à la vigilance de ses « organes ».<sup>73</sup>

La terreur procède donc par amputation : disparition et effacement. A partir de 37, le camp devient un monde à part, totalement séparé.<sup>74</sup> On ne doit pas revenir. Les peines sont prolongées, et ceux qui ont survécu sont le plus souvent relégués, et restent en Sibérie. Le livre « Vichera » se termine par ces mots : « **A Omsk, un représentant du NKVD s'est adressé à nous. – Où allons-nous ? Ça, je ne peux pas vous le dire. Je ne peux pas vous le dire, mais je le devine, a-t-il ajouté d'une voix de basse. Si cela ne dépendait que de moi, je vous enverrais sur les îles Vrangél et je vous isolerais du continent. Il n'y a plus de retour en arrière pour vous. » C'est sur ces paroles encourageantes que nous sommes arrivés à Vladivostok** ».

Bien entendu chacun se doit de concourir à l'effacement des condamnés sous peine de devenir lui-même suspect. « **Lors d'une visite au gisement Partisan (en décembre 1938), le président du tribunal suprême du Dalstroï, Vinogradov, n'avait pas jugé utile de dissimuler ses liens avec un haveur, le professeur Parfentiev, un de ses anciens condisciples à la faculté de droit, et il avait demandé à Anissimov, le directeur du gisement, d'affecter Parfentiev à un travail moins pénible. Son ordre avait été aussitôt exécuté, et Parfentiev était devenu marteleur. Léonid Anissimov avait accédé à la demande de Vinogradov, mais il avait immédiatement adressé un rapport à toutes les instances possibles et imaginables. L'affaire**

73 Les « organes » sont les instances de la Sécurité d'Etat de l'URSS. En font partie : La Tcheka, commission extraordinaire pan-russe de lutte contre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage , de 1917 à 1922 ; La Guépéou, administration politique d'Etat de 1922 à 1923, puis l'Oguépéou ; Puis le NKVD = commissariat du peuple aux affaires intérieures de 1934 à 1941, puis le NKGB, commissariat du peuple à la sécurité d'Etat de 1941 à 1946, puis le MVD /MGB, Ministère de l'Intérieur/Ministère de la Sécurité d'Etat de 1946 à 1953. Les organes furent dirigés successivement par Dzerjinski (de 1922 à 1926), Menjinski (de 1926 à 1934), Iagoda (de 1934 à 1936), Iejov (de 1936 à 1938) et Beria (de 1938 à 1946).

74 « **En 1937, lors d'un appel, un prévenu avait interrogé le commandant de garde sur un point de la nouvelle Constitution qui entrerait alors en vigueur. Celui-ci avait brutalement répondu : Cela ne vous concerne pas. Votre Constitution, c'est le Code Pénal** ». (K. II, Rive gauche, récit 13 « les comités des pauvres »).

**des juristes était amorcée** ».<sup>75</sup>

Amputation et effacement sans retour : voici le récit que fait Chalamov de ses retrouvailles avec sa femme au début des années 50 : «- **Donne-moi ta parole que tu laisseras Lénotchka (leur fille, âgée de dix-huit mois lors de l'arrestation de Chalamov) en paix et que tu ne viendras pas détruire ses idéaux. J'ai veillé personnellement – je tiens à le souligner- à l'élever dans les traditions et les règles et ne veux pour elle aucune autre voie. T'avoir attendu pendant quatorze ans me donne bien le droit à cette faveur. – Comment donc ! Je m'y engage, et je m'y tiendrai. Quoi d'autre ? – Ceci n'est pas encore le plus important. Le plus important est que tu dois maintenant tout oublier. – Quoi, tout ? – Eh bien... que tu retrouves une vie normale** ».<sup>77</sup> Elle lui demande de s'amputer lui-même de son histoire, ils rompent, cela il ne peut être question pour lui de l'accorder, il a craint un instant, quittant la Sibérie, d'oublier<sup>78</sup>, il n'oubliera rien, il se souvient de chaque jour. Nous passons maintenant complètement de l'autre côté, nous entrons dans « la Kolyma », et nous ne voyons désormais plus que par les yeux de ceux qui y sont détenus. « Chacun de mes récits »...

## 2 KOLYMA

1938

« **Deux hommes seulement étaient morts pendant toute l'année 1937 au gisement Partisan, dont la population recensée était de deux à trois mille hommes : le premier était un travailleur libre, le second un détenu. Ils furent enterrés côté à côté dans la montagne. On mit sur leur tombe quelque chose qui ressemblait à un obélisque. En 1938, une brigade entière était occupée à creuser des tombes** ».<sup>79</sup>

Chalamov arrive à la Kolyma en août 1937, juste à temps pour y connaître les derniers moments de l'ère Berzine et pour voir arriver la terreur. La Kolyma est encore administrée selon les principes du camp du début des années trente, à ceci près qu'il s'agit d'une entreprise de

75 K. VI Le gant récit 2 « Galina Pavlovna Zybalova ».

76 Ironie du destin, c'est ce « complot » dans le cadre duquel il est arrêté, (en tant qu'ancien étudiant en droit) qui permet à Chalamov d'échapper à l'enfer du gisement aurifère. On l'emmène en prison, puis on le relâche (« **Pourquoi nous libère-t-on ? Le capitaine Rebrov a été arrêté. Ordre a été donné de relâcher tous ceux qui avaient été arrêtés sur ses instructions** »).voir le récit complet dans K. 1 Première mort, récit 27 « le complot des juristes »). Il se retrouve en centre de transit, en quarantaine à cause du typhus (cf. KI, première mort récit 28 « la quarantaine ») médite « sur ces châliis cyclopéens » sur ce que fut l'année 38, et parvient à être envoyé depuis là à la mission de prospection de Lac Noir (une mission sans escorte, au coude à coude avec des « libres »).

77 In « les années vingt ».

78 Voir K.III, le virtuose de la pelle, récit 27, « le train ».

79 K.III, le virtuose de la pelle, récit 3, « comment tout a commencé ».

colonisation dans une région quasi inaccessible au climat unimaginable :  
« La principale raison d'être de la Kolyma, c'est l'or. On savait depuis trois cents ans qu'il y avait de l'or à la Kolyma. Mais personne ne s'était résolu à utiliser le travail des détenus dans des conditions aussi rudes ».<sup>80</sup>

« Berzine, Premier Chef de la Kolyma, nanti des plus hauts pouvoirs du parti, des soviets et des syndicats de la région, fusillé en 1938 et réhabilité en 1956, ancien secrétaire de Dzerjinski.. s'efforça de résoudre les problèmes de la colonisation d'une région très rude en même temps que ceux de la « refonte » et de l'isolement, et il y réussit pleinement : grâce à des décomptes de journées de travail qui permettaient aux détenus de rentrer au bout de deux ou trois ans, alors qu'ils étaient condamnés à dix ans, grâce à une nourriture excellente, des vêtements, des journées de travail de quatre à six heures en hiver et de dix heures l'été, des salaires colossaux pour les détenus qui leur permettaient d'aider leurs familles et de revenir sur le continent à l'issue de leur peine avec un avenir assuré. Edouard Petrovitch ne croyait pas à la rééducation des truands. Il ne connaissait que trop bien ce matériau humain versatile et lâche... Ces quelques années représentent l'âge d'or de la Kolyma dont Nicolaï Ivanovitch lejov, l'espion confondu et le lâche ennemi du peuple, a parlé avec tant d'indignation à l'une des sessions du Comité Central Exécutif de l'URSS, peu de temps avant la lejovchina.

En 1938, la Kolyma fut transformée en camps spéciaux pour les récidivistes et les trotskistes ».<sup>81</sup>

« Comment tout a commencé ? La brigade de Kliouiev fut maintenue au travail. Un cas sans précédent. Le front de taille fut encerclé par l'escorte. Maintien au travail. Pourquoi ? Tant que la norme du jour n'aurait pas été remplie »

« Comment tout a commencé ? Brusquement, on vit arriver de nombreux, très nombreux soldats à la mine. On donna nos baraques à la garde.. Pourquoi des soldats au gisement Partisan ? C'était un petit gisement, deux à trois mille détenus en tout et pour tout en 1937. Les voisins de Partisan, les gisements de Chtourmovo et Berzino, le futur Verkhni-At-Ouriakh, étaient de véritables villes avec une population de douze à quatorze mille détenus. Evidemment, les tourbillons mortels de 1938 modifièrent considérablement ces chiffres. Mais tout cela était encore à venir. Alors, pourquoi une garde au Partisan maintenant. En 1937, au

80 Lettre à Soljenitsyne.

81 K. III, le virtuose de la pelle, récit 21, « le procureur vert ».

gisement Partisan, il y avait en permanence un seul soldat de service, armé d'un revolver ; il n'avait aucun mal à faire régner l'ordre dans le paisible royaume des « trotskistes ». Les truands ? Le planton fermait les yeux sur leur gentil manège, sur leurs razzias et leurs « tournées »...

« Soudain, toute une brigade de réfractaires au travail fut emmenée on ne sait où : des « trotskistes » qu'on qualifiait encore, avec une indulgence propre à l'époque, de « non-travailleurs ». Ils vivaient dans une baraque à part au milieu du bourg, un bourg pour détenus sans clôture qui ne portait pas encore le nom effrayant de « zone » dont il serait doté dans un avenir très proche. C'est sur une base parfaitement légale que les trotskistes touchaient six cent grammes de pain par jour, ainsi qu'un repas chaud, et leur statut de non-travailleurs avait été officiellement accepté. Tout prisonnier pouvait se joindre à eux, passer dans la baraque des non-travailleurs. A l'automne 1937, il y avait soixante-quinze détenus dans cette baraque. Ils disparurent tous brusquement, le vent se mit à jouer avec la porte ouverte, un vide noir, désert, se fit à l'intérieur.

Soudain, on s'aperçut que notre part de pain n'était pas suffisante, qu'on avait très très faim.. Soudain, plus personne n'offrit plus rien à personne...

« On amena des chiens à la mine, des bergers allemands »

« Comment tout a commencé ? On ne paya pas les haveurs en argent pour novembre. Je me souviens des premiers jours de travail au gisement, en août et en septembre, quand un surveillant s'arrêtait à côté de nous, les travailleurs, et nous disait : »c'est pas du boulot, si vous continuez à ce rythme, vous n'aurez rien à envoyer chez vous ». Au bout d'un mois, il était apparu que chacun d'entre nous avait gagné un peu d'argent. Les uns avaient envoyé cette somme chez eux, par mandat postal, pour rassurer leur famille. Les autres avaient acheté des cigarettes, du lait concentré ou du pain blanc au magasin du camp, à la boutique. Tout cela prit fin brusquement. Le bruit courut comme une rafale que nous n'allions plus être payés en argent. Il se confirma pleinement, comme toutes les rumeurs du camp. La rémunération ne se ferait qu'en nourriture. Pour veiller à la réalisation du plan, il y aurait, outre les employés du camp qui étaient légion, outre les responsables de production dont le nombre avait augmenté considérablement, une escorte armée spéciale, des soldats ».

« Trois tourbillons mortels se croisèrent et tournoyèrent sur les chantiers aurifères enneigés de la Kolyma pendant l'hiver 1937-1938. Le premier fut « l'affaire Berzine ». Edouard Berzine fut fusillé comme espion japonais à la fin de l'année 1937. Tous ses

adjoints proches périrent avec lui, toute la garde des « gars de la Vichera » venus avec Berzine en 1932 coloniser la région de la Kolyma .. L'affaire Berzine valut à des milliers de gens, détenus et travailleurs libres, d'être arrêtés ; ils furent fusillés ou écopèrent d'une peine de camp. Combien de gens a-t-on fusillé pour l'affaire Berzine – la version Kolyma des sensationnels procès de Moscou ? Combien de milliers d'années de peines de prison ou de camp a-t-on infligé ? Qui le sait ?

Le deuxième tourbillon qui secoua la terre de la Kolyma, ce furent les interminables exécutions au camp, ce qu'on a appelé la période Garanine. Le massacre des « ennemis du peuple », le massacre des « trotskistes ».

Pendant des mois, de jour comme de nuit, lors des appels du matin et du soir, on lut d'innombrables condamnations à mort. Par un froid de moins cinquante... Les torches fumantes ne parvenaient pas à percer les ténèbres et concentraient des centaines de regards sur les minces feuillets couverts de givre porteurs des horribles messages. En même temps, nous avions l'impression de ne pas être concernés. Tout semblait étrangement lointain, beaucoup trop horrible pour être vrai... Toutes les listes se terminaient de la même façon : « la sentence a été exécutée. Le chef de l'Oustvil, le colonel Garanine ». Garanine était le président de la « troïka des fusillades ». On lisait des ordres de jour comme de nuit.. Dans la tradition stalinienne de ces années-là, Garanine était voué à une mort prochaine. Il fut effectivement pris, arrêté, condamné comme espion japonais et fusillé à Magadane. Garanine fut un des innombrables bourreaux de Staline, tué par un autre bourreau au moment voulu.

**Pour quels motifs le colonel Garanine fusillait-il ?**

**Pour « propagande contre-révolutionnaire ».** On sait ce qu'était la « propagande contre-révolutionnaire » pour les gens en liberté en 1937. Dire du bien d'un auteur russe publié à l'étranger ; dix ans. Dire que les queues pour acheter du savon liquide étaient trop longues ; cinq ans. Au camp, dire tout haut que le travail était pénible suffisait pour être fusillé. Emettre la plus innocente remarque concernant Staline : fusillé. Garder le silence quand tous criaient « hurra » pour Staline valait également la peine de mort. Le silence, c'est de la propagande...

**Pour quels motifs fusillait-on encore ?** Pour « offense à l'escorte du camp ». Pour « refus de travailler ... Trois refus : fusillé. Selon la loi. Il n'était pas question de refuser de travailler, un refus étant considéré comme le crime le plus monstrueux, bien plus grave que le sabotage. Il fallait user ses dernières forces ne fût-ce que pour se traîner jusqu'au lieu de travail. Le contremaître vous inscrivait alors comme une unité de travail et la production donnait

son aval. Vous étiez sauvé. On ne vous fusillait pas ce jour-là. Vous pouviez ensuite ne plus rien faire, d'ailleurs vous étiez incapable de travailler. Il fallait supporter jusqu'au bout la torture de la journée. **A la production. En faire le moins possible : vous n'étiez pas un réfractaire. On ne pouvait pas vous fusiller...**

**« Pour vol de métal »**

**« La dernière rubrique, la plus vaste, qui comprend une multitude de fusillés, s'intitulait « non-exécution de la norme ». Pour ce crime, on tuait par brigades entières.. A cette époque, dans tout le pays, on avait instauré un plan gouvernemental pour la moindre machine dans les fabriques et les usines. Dans la Kolyma des prisonniers, on l'avait fixé par front de taille, brouette, pic. Le plan, c'était la loi. Ne pas le remplir, c'était un crime contre-révolutionnaire.**

**« Le troisième tourbillon mortel qui emporta plus de vies de prisonniers que les deux autres réunis, ce furent les innombrables décès dus à la faim, aux coups, aux maladies. Les truands, les criminels, les « amis du peuple » jouèrent ici un rôle immense. »**

Le monde Kolyma

La Kolyma est donc la combinaison de l'élimination des « ennemis du peuple » (les « politiques », les 58) par les fusillades pendant l'année 1938, par le travail forcé et par le camp lui-même, et de l'utilisation du travail forcé gratuit des détenus à des fins économiques (notamment l'exploitation des mines d'or dans des conditions terribles). Ces deux objectifs peuvent se combiner de diverses façons et le cas échéant se contredire. Combinaison et contradiction vont déterminer les différents aspects du monde Kolyma dans l'espace sibérien, et son évolution dans le temps.

**« En 1938, au temps des fusillades de Garanine, il n'était question ni d'Opé( =poste de rétablissement), ni d'Oka (= équipe de rétablissement) à l'hôpital du gisement Partisan.**

**A l'époque, les pertes, les dégâts humains étaient aisément compensés par le continent, et l'on ne cessait de précipiter de nouveaux convois dans le carrousel de la mort. En 1938, on les acheminait même à pied jusqu'à lagodnoïe. Sur une colonne de trois cents personnes, huit seulement parvenaient à destination, les autres s'effondraient en route, leurs pieds gelaient et ils mouraient. Il n'y avait pas d'Oka pour les ennemis du peuple .Pendant la guerre, c'était différent. Moscou ne pouvait assurer la relève en hommes. Les autorités du camp avaient pour instruction de ménager les effectifs déjà enregistrés sur place. La médecine s'est alors vu reconnaître certains droits. A l'époque, au gisement**

**Spokoïny, j'ai eu accès à des chiffres stupéfiants. Sur un effectif de trois mille personnes, quatre-vingt-dix-huit travaillaient dans la première brigade. Les autres se trouvaient, soit en arrêt de travail complet ou partiel, soit à l'hôpital, soit en convalescence à l'infirmerie ».**<sup>82</sup>

Pourquoi faire marcher des gens aussi loin pour les fusiller ou qu'ils meurent d'épuisement ? On répondra que si on les avait tués sur place, en ville, sur leur lieu de travail, c'eut été l'exercice d'une terreur politique. Terreur politique, au vu et au su de tous, comme les charrettes roulant vers l'échafaud. Tandis qu'ici comme on l'a vu c'est un effacement, une trappe qui s'ouvre sous la société d'où a été éliminée l'idée même de la politique.

Quoiqu'il en soit, la transformation du travail en travail forcé, moyen d'élimination (« **Le travail était synonyme de mort, et pas seulement pour les détenus, les « ennemis du peuple » voués à l'extermination. Il l'était aussi pour les autorités du camp et de Moscou, sinon ils n'auraient pas écrit dans leurs « directives spéciales » ces feuilles de route pour la mort établies par Moscou : « à n'utiliser qu'à des travaux physiques pénibles »**<sup>83</sup> et/ou moyen de réalisation d'un plan (« **le plan était un Moloch qui exigeait des sacrifices humains »**<sup>84</sup>) configure un monde fasciste qui crée ses types fascistes.

Chalamov en a dressé pour Soljénitsine, qui ne l'a pas connu, un panorama d'ensemble.

**« La Kolyma concentrationnaire était un immense organisme, occupant un huitième du territoire soviétique. Sur ce territoire, il y eut aux pires époques jusqu'à huit cents, neuf cents mille détenus.. La Kolyma de cette époque comprenait quelques entreprises gigantesques d'industries minières où se trouvaient des mines d'or, d'étain, et des sites tenus secrets où l'on exploitait le « petit métal » (l'uranium). A l'or, en été, la journée de travail était de quatorze heures (et la norme était calculée sur quatorze heures). En été on n'accordait aucun jour de repos, pendant la saison aurifère le contingent de chaque brigade de taille était renouvelé plusieurs fois.. Le plan d'extraction d'or était réalisé à n'importe quel prix. Le contingent des brigades était maintenu à son « effectif prévu ».**

82 K.VI Le gant récit 1 « le gant ».

83 K.III, le virtuose de la pelle, récit 9 « ROUR ».

84 K. II, Rive gauche récit 18, « mon procès ».

**Vous envoyer à l'extraction d'or, c'était vous pousser dans la tombe. Hasard du destin lorsque la liste était partagée en deux et que les premiers allaient à la mort, tandis que les autres avaient droit à la vie et à un travail que l'on pouvait supporter, endurer, auquel on pouvait survivre.. Aux mines d'or étaient concentrée 90% de la population concentrationnaire de la Kolyma »**

**Deuxième exploitation en importance = les routes (« la « piste » centrale de la Kolyma a près de deux mille kilomètres ») Les cantonniers de construction avaient des articles divers, des peines courtes, mais aucun ne tombait sous le coup des « directives spéciales » de Moscou, « à n'affecter qu'aux travaux physiques lourds ». La journée de travail y était de dix heures, les jours de repos réguliers (trois par mois)**

**Puis l'exploitation charbonnière « là aussi selon des règles propres à cette exploitation, qui ne sont pas celles de « l'or ». Incomparablement plus faciles.**

**Exploitation des voies fluviales « un vrai paradis »**

**Exploitations de prospection géologique, « où ne vivaient que des « désescortés », en grand nombre. La relation entre les libres et les détenus y était beaucoup plus étroite que dans le mines d'or, car parfois, au fin fond de ces terrains de prospection, à l'abri du regard délateur et du pouvoir des institutions de la Direction centrale, les hommes peuvent rester des hommes »**

**Puis l'exploitation du « second métal », l'étain, « exploitations tenues secrètes où les détenus obtiennent une « remise de peine » de sept jours par journée de travail, cela concerne l'uranium, le tantale, le tungstène ». Puis les exploitations des sovkhoses (on arrive à y manger), puis « une immense exploitation pour la construction automobile.. de très nombreux détenus s'y trouvaient, là encore, sans commune mesure avec l'or ». Puis un ensemble d'entreprises auxiliaires, ateliers de couture, usines de réparation, usines de production d'ammonite, d'ampoules électriques, etc..**

**« Bref, tous à la Kolyma comptaient sur la veine : être affecté à un bon travail, avoir une bonne « planque » ou « campos », ils comptaient sur le hasard qui allait vous envoyer dans l'une ou l'autre des dizaines d'exploitation de la Kolyma, chacune différente, chacune avec sa vie propre. Le plus terrifiant, le plus sinistre, c'était l'or.. Cette terreur permanente (de chaque détenu pour le sort qu'on lui réservait, de chaque responsable pour un manque de vigilance) était un des facteurs importants de perversion de la vie concentrationnaire »**

**« L'important à dire, pour moi, est que le camp de 1938 est un sommet dans l'horreur, dans l'abject, dans la corruption. Les années suivantes, celles de la guerre, de l'après-guerre, sont toutes terribles, mais ne peuvent en rien se comparer à 1938 »...**

« **La servilité devant le bâton ne peut causer à l'homme qu'une extrême humiliation. Si « Ivan Denissovitch avait été une glorification du travail forcé, j'aurais cessé de serrer la main de son auteur. C'est l'une des questions essentielles que pose le thème du camp. Je suis prêt à l'aborder n'importe quand, dans n'importe quelle société** ».<sup>85</sup>

« **Souvenez-vous, c'est essentiel : le camp est une école négative du premier au dernier jour et pour quiconque. L'homme, qu'il soit directeur ou détenu, ne doit pas s'y frotter. Mais si c'est le cas, il faut qu'il dise la vérité, si terrible soit-elle** ».<sup>86</sup>

Chalamov a connu les mines d'or ( le gisement Partisan en 1937 et toute l'année 1938), le camp de prospection du Lac Noir (en 1939), les mines de charbon d'Arkagala (de 40 à 42), le camp disciplinaire de Djelgala ( deux fois, en 43 et en 45). A partir de 1946 il devient aide-médecin et il sait qu'il va vivre.<sup>87</sup>

Sur l'or. « **Au camp, pour qu'un homme jeune et en pleine santé qui commençait sa carrière au front de taille , à l'air pur, se transforme en « crevard », il suffisait de vingt à trente jours de travail, avec des horaires quotidiens de seize heures, sans jours de repos, une faim constante, des habits en lambeaux et des nuits passées sous une tente en grosse toile déchirée par un froid de moins soixante à l'extérieur ; il y avait en plus les coups des contremaîtres, des starostes, qui étaient des truands, et de**

85 L'importance du travail et le respect pour le travail est chez Chalamov un thème essentiel, qui revient sans cesse, même à propos des travaux les plus durs. Et c'est pourquoi le travail forcé est en soi et pour soi inacceptable, indépendamment, si l'on peut dire, de tout ce qui fait qu'il peut être effectivement forcé (l'emprisonnement, les coups, les surveillants, etc..) et de son incroyable pénibilité « **On ne peut pas aimer une brouette. On ne peut que la haïr. Comme tout travail physique, le travail de rouleur est infiniment dégradant à Kolyma, du fait du caractère esclavagiste qu'il prend. Mais, comme n'importe quel travail physique, il exige un certain savoir-faire, de l'attention et du cœur à l'ouvrage** » (K.VI Le gant récit 6 « la brouette II ») « **Chaque instant de la vie des camps est un instant empoisonné. Il y a là beaucoup de choses que l'homme ne devrait ni voir ni connaître. Le détenu y apprend à excréter le travail ; il ne peut d'ailleurs y apprendre rien d'autre** » (K.I Première mort, récit 26 « Croix-Rouge »). « **Ce côté sain de sa nature de paysan, son amour inné pour le travail que tant d'autres abhorraient, tout cela l'aidait un peu (à résister aux truands)** » (K.I Première mort, récit 8 « ration de campagne »). Encore une fois, on ne saurait trop insister sur le caractère essentiel, fondamental, de la question du travail, du rapport au travail et de sa transformation.

86 Lettre à Soljenytsine.

87 « **Pour certains, dont je faisais partie, ces cours (d'aide- médecin) c'était la vie sauve. Et bien que j'eusse la quarantaine, je me donnai entièrement et étudiai jusqu'à l'extrême limite de mes forces aussi bien physiques que mentales. En outre, j'escomptais pouvoir en aider certains et régler mes comptes avec d'autres. J'espérais redevenir un homme .. J'avais appris des milliers de choses que j'ignorais auparavant – des choses nécessaires, indispensables, utiles. Et pour la première fois à Kolyma, je me sentais indispensable – à l'hôpital, au camp, à la vie, à moi-même** (K.III, le virtuose de la pelle, récit 13, « les cours »).

l'escorte. Ces délais ont été vérifiés plus d'une fois. Des brigades qui commençaient la saison de l'or et portaient le nom de leur chef, il ne restait plus un seul homme à la fin de la saison, à l'exception de ce chef, du chef de baraque et de quelques amis personnels du chef de brigade.<sup>88</sup>

« **Tout le monde battait les travailleurs : le chef de baraque, le coiffeur, le chef de brigade, le propagandiste, le surveillant, le soldat d'escorte, le staroste, l'intendant, le répartiteur, n'importe qui. Les raclées et les meurtres perpétrés en toute impunité, cela pervertit, pourrit l'âme humaine, l'âme de tous – de ceux qui l'ont fait, de ceux qui l'ont vu faire, de ceux qui savaient ... Les soldats d'escorte étaient alors responsables de la réalisation du plan, selon une idée géniale des autorités supérieures. C'est la raison pour laquelle ils nous traitaient encore plus mal : ils se déchargeaient de cette importante obligation sur les truands qu'on mettait toujours dans des équipes de 58. Les truands ne travaillaient pas. Ils veillaient à ce que le plan fût rempli et se promenaient avec un bâton sur le chantier d'abattage ; on appelait ce bâton « un thermomètre » ; et ils battaient les caves sans défense. Ils les battaient parfois à mort. Les chefs de brigade condamnés selon l'article 58 prirent aussi goût au pouvoir et se mirent à battre leurs camarades pour tenter de prouver par tous les moyens aux autorités qu'eux, les chefs de brigade, étaient du côté de la Direction et non des prisonniers. Ils s'efforçaient d'oublier qu'ils étaient des politiques. D'ailleurs, ils ne l'avaient jamais été, pas plus que les autres 58 de l'époque. Le massacre de milliers de gens en toute impunité ne put justement réussir que parce qu'ils étaient innocents. C'étaient des martyrs. Pas des héros** ».<sup>89</sup>

« **Et nous roulions sur trois cent mètre sous l'hallali des chiens, mais même cette distance (NB on envoie les 58 qui ne remplissent pas le pourcentage sur la distance la plus longue) dissimulait encore un secret : on flouait les 58 sans droit d'une partie de leur production que l'on ajoutait à celle des truands ou des droit commun qui eux n'étaient qu'à dix mètres de l'estacade.**

**L'épuisement faisait trembler mes muscles qui frémissaient continuellement dans mon corps fourbu, harassé, avec ses chancres causés par le scorbut et ses engelures jamais soignées, mon corps tout endolori par les coups.. Les chefs déambulaient le long des planches et nous harcelaient à coups de bâtons et d'injures, complimentant ceux qui roulaient au pas de course et**

88 K.I, Première mort, récit 18, « le mollah tatar et l'air pur ».

89 K.III Le virtuose de la pelle, récit 3, « comment tout a commencé ».

**insultant les limaces faméliques dans mon genre »**

**« Aurait-on quelque chose à manger ce jour-là ? Je n'y pensais même pas, d'ailleurs on ne peut penser rien, le cerveau ne contient plus que des injures, de la rage, et un sentiment d'impuissance ».**<sup>90</sup>

Les premiers récits des récits de la Kolyma (« Première mort ») donnent à voir dans l'ordre : les truands,<sup>91</sup> la faim, le froid, la norme, la pseudo-légalité dans l'absence totale de loi et l'impunité sadique des chefs. On ne peut pas les résumer, il faut les lire. Un « livre » entier est consacré aux truands (d'ailleurs publié à part sous le titre, « essai sur le monde du crime »). **« Le chef est grossier et cruel, l'éducateur est un menteur et le médecin est malhonnête ; mais tout cela n'est rien à côté de la force de dépravation du monde de la pègre. Les premiers sont encore des hommes et, qu'ils le veuillent ou non, quelque chose d'humain arrive encore à transparaître en eux. Les truands, eux, ne sont pas des hommes.**<sup>92</sup> **L'influence de leur morale sur la vie du camp est totale et sans limite ».**<sup>93</sup>

Au camp de prospection du Lac Noir, **« il y avait une baraque d'habitation et les tentes des travailleurs. Tout le monde vivait sous le même toit : travailleurs libres et zekas.. Il n'y avait aucune différence entre eux, ni pour les châlits ni pour les objets dont ils se servaient ».**<sup>94</sup> C'est une mission sans escorte, il n'y a pas de coups. **« On ne tabassait qu'aux gisements.. La conscience qu'on n'allait pas me battre, car ici on ne battait pas, cette prise de conscience**

90 K.VI Le gant récit 6 « la brouette II ».

91 Le tout premier récit, comme tous ceux qui inaugurent un « livre », porte sur la méthode littéraire : « comment trace-t-on une route à travers la neige vierge ». Tout de suite après vient le premier récit proprement dit, « sur parole » qui décrit les truands jouant aux cartes pendant que leurs « esclaves » 58 nettoient la baraque. Un truand tue un des 58 pour lui prendre son tricot comme mise dans le jeu. La première phrase reprend exactement la première phrase de « la dame de pique » de Pouchkine. « On jouait aux cartes chez l'officier de la garde montée Naoumov ». Ici : « on jouait aux cartes chez le palefrenier Naoumov ». Puis, la neige vierge...

92 **« Cette insensibilité me rappelait, d'une certaine façon, les aventures des truands avec des prostituées affamées –d'ailleurs, était-ce des prostituées ?, où le paiement était une ration de pain, ou, plus exactement, selon un accord mutuel, la quantité de pain que la femme réussissait à manger pendant qu'ils couchaient ensemble. Tout ce qu'elle n'avait pas eu le temps de manger, le truand le lui reprenait et l'emportait. « Moi, la ration, je la fais d'abord geler dans la neige avant de la lui fourrer dans la bouche : elle ne peut pas ronger grand-chose quand c'est gelé.. Quand je repars, la ration est intacte ». Cette insensibilité des amours du truand n'a rien d'humain. Un homme ne peut inventer de tels divertissements, seul un truand le peut »** (K.V, La résurrection du mélèze, récit 18, « une ville sur la montagne »).

93 K.I Première mort, récit 26 « Croix-Rouge ».

94 K.III, le virtuose de la pelle récit 10, « Bogdanov.

**engendra de nouvelles forces et de nouveaux sentiments ».**<sup>95</sup><sup>96</sup>

Réapparaît alors la possibilité au moins d'un embryon d'une autre conception du travail en ce lieu-même. **« Si Paramonov s'était rendu célèbre par ses dilapidations et Bogdanov par ses persécutions contre les ennemis du peuple et son ivrognerie invétérée, Plantalov, lui, fut le premier à nous montrer ce qu'était un front de taille, la quantité de mètres cubes que chacun peut extraire s'il travaille, même dans les conditions anormales de la Kolyma. Nous n'avons connu jusque-là que l'aviissement d'un travail sans perspectives, interminable et dénué de sens...« Plantalov essayait de nous montrer notre travail sous un autre jour. C'était un novice, il venait d'arriver du continent. Son expression favorite était : « je ne suis pas un employé du NKVD, moi ! ».**<sup>97</sup>

Le camp disciplinaire de Djelgala maintient ce qu'est « l'or » en 38, dans une version plus marquée de sadisme. Il est décrit dans le récit « une ville sur la montagne ».<sup>98</sup>

**« On me conduisit dans cette ville sur la montagne pour la deuxième et dernière fois de ma vie pendant l'été 1945.. C'était la zone où, au moment du départ pour le travail, il ne fallait pas être le dernier : les chiens de berger poussaient tout le monde sans exception, bien portants comme malades, vers le poste de garde ,... d'où une route abrupte menait vers le bas, une route qui volait à travers la taïga. Le camp se trouvait sur une montagne, mais les différents travaux se faisaient en bas, ce qui montre qu'il n'y a pas de limites à la cruauté humaine. Sur la plate-forme située devant le poste de garde, deux surveillants saisissaient tout réfractaire au travail par les mains et les pieds, le balançaient et le jetaient vers le bas. Le détenu roulait sur près de trois cents mètres. En bas, il y avait un soldat pour le recevoir et, si le réfractaire ne se relevait pas, n'avancait pas sous les coups, on l'attachait à une perche en bois et il était traîné par un cheval jusqu'au lieu de travail ...**

95 K.II Rive gauche, récit 25, « Maxime ».

96 Je ne peux m'empêcher de citer ici le seul moment de grâce du livre. **« Et puis ce fut le jour où tous, les cinquante travailleurs, nous abandonnâmes le travail et courûmes au campement, à la rivière, en sautant hors des feuilles, des tranchées ou en laissant des arbres à moitié sciés ou la soupe à moitié cuite dans le chaudron. .. Un chef venait d'arriver de Magadane. La journée était belle : chaude et sèche. Sur l'énorme souche de mélèze qui se trouvait à l'entrée de la tente, un phonographe trônait. Le phonographe jouait une musique symphonique qui couvrait le chuintement de l'aiguille. Et tout le monde se pressait tout autour : les assassins et les voleurs de chevaux, les truands et les caves, les chefs de brigade et les travailleurs. Notre chef était là, lui aussi. A voir son visage, on eût pu croire que c'était lui qui avait écrit cette musique pour nous, pour notre mission perdue dans la taïga »**

97 K.VI Le gant, récit 11, « Ivan Bogdanov ».

98 K.V, la résurrection du mélèze, récit 18.

**Se faire balancer du haut de la montagne n'était pas le pire. Ni qu'un cheval traînât le détenu à son lieu de travail. Non, le plus affreux, c'était la fin du travail, car après un labeur épuisant au grand froid, après toute une journée, il fallait ramper vers le haut en s'accrochant aux rameaux, aux branches et aux souches d'arbres. Ramper, tout en traînant des bûches pour la garde.**

**Djelgala, c'était une entreprise sérieuse. Bien entendu, il y avait des brigades de stakhanovistes comme celle de Margarian, il y avait une brigade plus médiocre comme la nôtre, et puis il y avait des truands. Ici, comme sur tous les gisements des OLP de première catégorie (OLP = poste isolé situé en dehors du camp principal), il y avait un poste de garde avec l'inscription : « le travail est affaire d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme » : l'inscription emblématique du camp nazi. Les camps disciplinaires comme Djelgala, dit Chalamov – et toute l'année 1938- justifient la comparaison et l'appellation Auschwitz : **Deux ans auparavant, j'étais arrivé ici dans un funeste convoi militaire : j'étais sur la liste du sieur Kariakine, chef de secteur de la mine d'Arkagala. Dans tous les gisements et toutes les Directions, on dressait la liste des victimes pour les convois que l'on conduisait dans l'un des Auschwitz de la Kolyma, dans des zones spéciales, des camps d'extermination toujours en fonctionnement après l'année 1938, où la Kolyma toute entière n'était qu'un gigantesque camp d'extermination** ».**

Les types fascistes

**« Au camp, le chef s'habitue à un pouvoir pratiquement sans contrôle sur les prisonniers : il s'habitue à se considérer comme un dieu, comme le seul représentant omnipotent du pouvoir, comme un homme de race supérieure ».**<sup>99</sup>

La Kolyma suscite ses types fascistes bien reconnaissables. Le cogneur sadique qui se révèle à lui-même, comme « l'ingénieur Kisseliev » : **« Je n'ai pas su comprendre l'âme de l'ingénieur Kisseliev : un jeune ingénieur de trente ans, un travailleur énergique qui venait de terminer ses études, nommé dans l'Extrême-Nord pour y accomplir les trois années de stage obligatoires. L'un des rares chefs à lire Pouchkine, Lermontov et Nekrassov, comme en témoignait sa carte de bibliothèque. Et surtout un sans-parti, il n'avait donc pas été parachuté d'en haut. Alors qu'il n'avait jamais rencontré de prisonniers auparavant, Kisseliev surpassa tous les bourreaux dans son œuvre de**

99 K.I, Première mort, récit 26, « Croix-Rouge ».

tortionnaire.

**En rossant personnellement les détenus, Kisseliev montrait l'exemple à ses contremaîtres, ses chefs de brigade, ses soldats d'escorte. Le travail terminé, Kisseliev n'arrivait pas à se calmer. Il allait d'une baraque à l'autre à la recherche d'un homme qu'il pourrait impunément insulter, frapper, rouer de coups. Il y avait deux cents hommes à la disposition de Kisseliev. Une soif de meurtre obscure et sadique hantait son âme. Elle put se développer, s'exprimer et grandir dans le despotisme et l'impunité de l'Extrême-Nord. »**

**« On parlait beaucoup de Kisseliev dans les baraques, dans les tentes. Les passages à tabac quotidiens, méthodiques et mortels semblaient bien trop affreux et insupportables à beaucoup de ceux qui n'étaient pas passés par l'école de 1938. Les agissements de Kisseliev suscitaient même l'indignation de ceux sont les sentiments avaient été émoussés par une détention de plusieurs années ».**<sup>100</sup> **« Ca ne finira jamais. J'ai une idée. Quand le chef du Dalstroï ou une autre huile viendra en visite, il faudra sortir des rangs et casser la gueule à Kisseliev devant le gradé. On en parlera dans toute la Kolyma. Et Kisseliev se fera limoger, transférer, c'est sûr. Celui qui l'aura frappé écopera d'une nouvelle peine. Combien d'années, pour Kisseliev ? ».** On est à la fin de l'année 1940, c'est Chalamov qui prononce ces paroles. Le cogneur fasciste Kisseliev est en son fond un lâche. Il est tout de suite informé par un mouchard, fait venir Chalamov, « alors, on l'entendra dans toute la Kolyma ? ».<sup>101102</sup>

Autre type encore plus vicieux, le délateur rampant à la cruauté abjecte. **« De mon temps, deux ans auparavant, (au camp disciplinaire de Djelgala en 1943) l'ex-ministre Krivitski et l'ex-journaliste Zaslavski s'adonnaient à un horrible divertissement de camp sous les yeux de toutes les équipes. Ils laissaient du pain sur**

100 K. III, le virtuose de la pelle, récit 11, « l'ingénieur Kisseliev ».

101 K.II Rive gauche récit 12, « un descendant de décembre ».

102 C'est même grâce à cela que Chalamov échappe au terrible secteur de K. –où il a été envoyé depuis le Lac Noir- pour se retrouver dans les mines de charbon d'Arkagala. Kisseliev a préféré le laisser partir. Anissimov, le chef du gisement Partisan dans la terrible année 38, qui frappait les détenus avec ses gants, était du même type : **« La faiblesse, une fois installée dans mon corps, gagna aussi ma volonté et mon jugement. Je me convainquis alors facilement qu'il fallait supporter les coups.. Je fus un crevard des plus ordinaires et vécus conformément aux lois régissant le psychisme des crevards. Tout cela se produisit bien plus tard, mais lorsque je rencontrai le citoyen Anissimov, j'étais encore maître de ma force, de ma fermeté, de ma foi et de mes décisions. Les gants d'Anissimov se rapprochèrent et je préparai mon pic. Or Anissimov ne me frappa point. Ses yeux marron foncé, beaux et grands, rencontrèrent mon regard et il détourna le sien. – Voilà comment ils sont tous, dit le chef du gisement à son compagnon. Tous sans exception. On ne pourra rien en tirer »** (K.V, la résurrection du mélèze, récit 5, « deux rencontres »).

la table, une ration de trois cents grammes, sans surveillance, comme si elle n'était à personne. Et un crevard à moitié fou de faim se jetait dessus, le prenait sur la table pour l'emporter dans un coin obscur où, laissant les traces sanglantes de ses dents de scorbutique, il tentait d'avaler ce pain noir. Mais l'ex-ministre, qui était d'ailleurs aussi ex-médecin, savait que l'homme affamé ne pourrait ingurgiter le pain tout de suite.. Une foule de travailleurs transformés en fauves se jetait alors sur le voleur « pris sur le vif ». Chacun jugeait de son devoir de le frapper, de le punir pour son crime, et même si les coups donnés par des crevards ne pouvaient casser les os, ils brisaient son âme. Battu, ensanglanté, le voleur malchanceux se blottissait dans un coin de la baraque tandis que l'ex-ministre, chef de brigade adjoint, prononçait, devant toute l'équipe, des discours tonitruants sur le mal qu'il y a à voler, sur le caractère sacré de la ration du prisonnier «.<sup>103</sup> K. et Z. jouent le rôle de délateurs professionnels, ils sont à l'origine du procès intenté à Chalamov en 1943 (sa peine initiale prenait fin en 1942, mais beaucoup étaient retenus prisonniers sans nouveau jugement « jusqu'à la fin de la guerre »).<sup>104</sup>

Ces types fascistes, on doit les connaître, et ils font preuve. Mais plus irréfutable encore est le fasciste « de bonne foi », comme l'éducateur dont Chalamov raconte l'histoire dans le récit intitulé « le silence ».<sup>105</sup> L'éducateur vient d'arriver du « continent ». On distribue habituellement les restes de soupe de la cuisine aux truands, puis dans les baraques de meilleures brigades « pour tout miser sur le plan » « au lieu de celles qui avaient le plus faim ». L'éducateur nouvellement arrivé insiste pour qu'on distribue les restes de nourritures aux plus affamés et plus faibles « pour faire grandir leur conscience ». « Après avoir mangé ils travailleront mieux pour l'Etat » : « les crevards, c'est le premier mot de la langue des truands que j'ai appris à la Kolyma, je l'emploie correctement ? », poursuit l'éducateur. Mais eux, ce sont des tire-au-flanc, des simulateurs, dit le chef de secteur. L'éducateur : « eh bien, j'ai obtenu ça pour vous, maintenant vous devez y répondre par le travail, rien que par le travail ». Un détenu s'éloigne alors dans le brouillard (j'ai compris, écrit Chalamov, que cette portion de bouillie supplémentaire lui avait donné la force de se suicider) : et le soldat d'escorte le tue. Tu vois pigeon, dit le chef de secteur, ce sont des salauds, maintenant qu'ils sont repus, ils ne vont pas travailler du

103 K.V, la résurrection du mélèze, récit 18, « une ville sur la montagne ».

104 « Les détenus n'écrivent pas de dénonciations. Ce sont les K. et les Z. qui s'en chargent. C'est là aussi l'esprit de 1937 » (K.II, Rive gauche, récit 18 « mon procès »).

105 K.V la résurrection du mélèze, récit 4 ».

tout. « Je n'imaginai pas qu'ils étaient salauds à ce point, » dit l'éducateur. « La prochaine fois, tu feras confiance à te supérieurs. On en a abattu un aujourd'hui. Un tire-au-flanc, l'Etat l'a nourri pour rien pendant six mois. Répète, un tire-au-flanc – un tire-au-flanc, répéta l'éducateur ». Cette histoire fait invinciblement penser à celle du petit comptable allemand dont parle Rudolf Vrba dans son livre « je me suis évadé Auschwitz » : en plein milieu du camp d'Auschwitz, ce petit comptable fait un discours au groupe de détenus dont l'un vient de dérober un pot de confiture pour le jeter dans le camp des femmes, et il dit ceci : « comment, juifs, êtes-vous tombés assez bas pour voler la nourriture du peuple allemand ». On ne dispose pas des souvenirs de contremaîtres qui surveillaient la construction des voies ferrées ou la collecte du caoutchouc en Afrique noire, mais on peut être assuré qu'il y en avait pour s'exprimer avec la même bonne fois scandalisée au sujet des nègres « tire-au-flanc » dont on coupait ensuite les mains pour les punir de leur paresse. Ainsi, « ennemi du peuple » est bien devenu, avec la terreur, l'équivalent de « nègre » ou « juif » : un signifiant qui ôte la vue, et autorise une mise en esclavage et mise à mort d'autant plus atroce qu'elle se justifie précisément d'un signifiant, d'une acquisition idéologique – pas l'esclavage comme ordre « naturel » perçu comme ancien, voire millénaire, mais quelque chose de récent, d'acquis, qu'on vient d'apprendre, que ses exécutants sont autorisés et même encouragés à mettre en pratique par conviction et « de manière créatrice » .

« Écoutez, le vieux – dit le soldat d'escorte, ce n'est pas possible qu'un grand type comme vous ne soit pas capable de porter une bûche comme celle-ci, un petit bâton pour ainsi dire. Vous êtes à l'évidence un simulateur. Vous êtes un fasciste. A l'heure où notre pays lutte contre l'ennemi, vous lui mettez des bâtons dans les roues. - Je ne suis pas un fasciste, lui répondis-je, je suis un homme affamé et malade. C'est toi, le fasciste. Tu lis dans les journaux que les fascistes tuent des vieillards. Comment tu vas raconter à ta fiancée ce que tu faisais à la Kolyma ? Penses-y un peu ».<sup>106</sup>

A quoi il faut ajouter la haine des intellectuels, dont on perçoit ici qu'elle comprend un élément de haine de la révolution, de revanche contre-révolutionnaire vis-à-vis des « porteurs de lunettes », les politiques, responsables in fine de tout ce qui est arrivé.

« Andreiev savait d'expérience que les cuisiniers du camp – et pas seulement les cuisiniers- n'aimaient pas les Ivan Ivanovitch,

106 K.I, Première mort, récit 11, « les baies ».

comme ils avaient surnommé avec mépris les intellectuels »<sup>107</sup> ; Bystrov, chef de chantier, libre qui a passé l'année 38 comme surveillant dans un gisement d'or, espérait s'enrichir. « **A présent, il vivait sans le sou dans cette Kolyma maudite où les ennemis du peuple ne voulaient pas travailler. J'avais traversé le même enfer, mais dans les bas-fonds, sur un front de taille, avec une brouette et un pic, et Bystrov le savait, il le voyait bien, car notre histoire se lit à livre ouvert sur nos visages et sur nos corps. Il aurait aimé me régler mon compte, mais il n'en avait pas le pouvoir... Les gens instruits représentaient pour lui le mal par excellence.. Il voyait en moi l'incarnation de tous ses malheurs »<sup>108</sup> ; « Je ne vais pas te flanquer de raclée pour ton boulot, je vais tout simplement t'envoyer dans le secteur, dans la zone. C'est la place des salauds de ton espèce ! Tu iras dans la brigade de Poloupane, il va t'apprendre à vivre, lui. Non, mais pour qui il se prend, celui-là ? Tout ça parce qu'on s'est connu dans le temps ? Un ami ! Tu parles ! Ce sont des ordures comme toi qui ont causé notre perte ! Ca fait huit ans que j'en bave à cause de ces putains d'intellectuels. Sergueï Poloupane était un jeune gars de 25 ans.. C'était un paysan né. Balayé par le balai de fer de 1937 et condamné selon l'article 58, il avait proposé aux autorités d'expié sa faute en ramenant les ennemis sur le droit chemin. Sa proposition avait été acceptée, et sa brigade transformée en une sorte de bataillon disciplinaire aux effectifs instables et fluctuants. »<sup>109</sup> ; « De l'argent, de l'argent pour lui ? dit K. en s'attablant sans se presser et en prenant une cuiller des mains d'Oska pour s'attaquer à une gamelle de pois cassés. Ce sont ces trotskistes, proféra-t-il d'un ton sentencieux, qui causent notre perte à toi et à moi, Oska.. Ils ont ruiné le pays et ils veulent notre peau. Et maintenant, il réclame de l'argent, le virtuose de la pelle, de l'argent. Eh, vous, cria K. à la brigade, vous les fascistes ! Vous m'entendez ? Moi, vous ne m'assassinerez pas. Danse, Oska ! » Sur quoi arrive un envoyé de « Minia le Grec » qui vient se faire donner des mètres cubes.. » **Le normeur m'a dit : » Va voir K. sans hésiter. Il a une goutte de sang de filou ».**<sup>110</sup>**

La haine des intellectuels est bien sûr un élément essentiel du « code moral » du monde des truands. Pour conclure ce chapitre, il nous faut remarquer que, si : « **L'Etat avait demandé aux amis du peuple**

107 K.I Première mort récit 28, « la quarantaine ».

108 K.VI, Le gant, récit 4, « triangulation de classe III ».

109 K.VI, Le gant, récit 3, « Liocha Tchékanov, ou, deux hommes condamnés ensemble se retrouvent à la Kolyma ».

110 K.III, le virtuose de la pelle, récit 8, »le virtuose de la pelle ».

de l'aider à exterminer physiquement les ennemis du peuple. », c'est aussi que Beria, et même le couple Beria Staline était lui-même de cette veine : « **Dans notre brigade, le « porteur d'outils » était un garçon de seize ans, un écolier d'Erevan condamné pour l'attentat commis contre Khandijane, le Premier Secrétaire du Comité de district d'Erevan. Ce garçon avait eu droit à une peine de vingt ans. Il mourut très vite, il ne supporta pas les rigueurs de l'hiver de la Kolyma. Bien des années plus tard, j'ai appris dans les journaux la vérité sur la mort de Khandijane. En fait, Beria l'avait tué de ses propres mains, dans son bureau. Et toute cette histoire – la mort de l'écolier dans le gisement de la Kolyma- m'est alors revenue en mémoire ».**<sup>111</sup> Dans « les années 20 », Chalamov relate aussi l'histoire de Kedrov : « **En 1939, Beria prit la direction du NKVD, ce même Beria sur lequel Kedrov avait établi tout un dossier. Kedrov se sentait assez fortement soutenu par Staline et il décida d'agir ouvertement. Il remit aussitôt à Staline la note qu'il avait préparée d'avance. Il fut arrêté le jour même et enfermé dans une cellule d'isolement où Beria vint l'interroger en personne. Beria lui brisa la colonne vertébrale avec une barre de fer en tentant d'obtenir un aveu de sabotage. Même depuis la prison, Kedrov trouva le moyen d'informer Staline et lui envoya une lettre lui parlant de sa colonne vertébrale brisée et lui demandant l'arrestation de Beria. En réponse à cette seconde lettre, Beria tua personnellement Kedrov dans sa cellule d'un coup de revolver. Staline avait montré les lettres de Kedrov à Beria. Ces deux lettres furent retrouvées dans le secrétaire de Staline après sa mort. C'est d'elles que parla Khrouchtchev dans son rapport au XX Congrès ».**

#### Les détenus

Nous entendons bien Chalamov. Le camp est « une école négative de la vie » où toute solidarité se désapprend, pour autant qu'elle ait jamais existé. Nous nous rappelons aussi ce qu'il a dit de ce lieu paradoxal que fut la prison d'instruction en 1937. « **La prison, c'est la liberté. C'est le seul endroit où les gens disent sans crainte ce qu'ils pensent ».**<sup>112</sup> Oui, car pour ceux qui étaient arrêtés, retranchés, il y avait certes la crainte de l'avenir, mais ils n'étaient plus soumis à la loi de l'adhésion/terreur. Eux pouvaient passer de l'Un à un deux, même s'il est dur d'envisager « le face à face d'un homme avec un Etat ». Rappelons-nous Alexeïev, l'artilleur : « **On aurait dit qu'Alexeïev s'était tu pendant des années et que l'arrestation, la cellule de prison lui**

111 K.VI, Le gant, récit 6, « la brouette II ».

112 K.III, le virtuose de la pelle, récit 2, « oraison funèbre ».

avaient rendu le don de la parole. Il y trouva la possibilité de comprendre l'essentiel, de pénétrer la marche du temps, de deviner son propre sort et de comprendre pourquoi. De trouver une réponse à ce gigantesque « pourquoi » qui planait sur sa vie et sa destinée- pas seulement la sienne d'ailleurs, mais aussi celles de centaines de milliers d'autre gens ».<sup>113</sup>

Aussi la ligne de partage entre les détenus est-elle claire : « La différence entre un salaud et un honnête homme est simple : quand un salaud innocent se retrouve en prison, il estime qu'il est le seul dans son cas et que tous les autres sont des ennemis de l'Etat et du peuple, des criminels et des vauriens. Alors qu'un honnête homme, dans la même situation, pense que, si on a pu le coffrer à tort, la même chose a pu arriver à ses voisins de châlit. C'est là « Hegel et la sagesse des livres, Et le sens de toute philosophie », et le sens des événements de l'année 1937 »<sup>114115</sup> : et l'attitude au camp en est le corollaire : « La sagesse première du camp : ne commande jamais rien à un camarade, et surtout pas comment travailler. Il est peut-être malade, affamé, beaucoup plus faible que toi. Peut-on admettre que ta liberté soit utilisée à opprimer la liberté d'autrui, à l'assassiner lentement (ou rapidement ?). Rien n'est pire dans un camp que de commander le travail des autres. Le chef de brigade est dans un camp un personnage redoutable... J'ai rencontré des dizaines de fois le cas d'un homme fort qui, travaillant avec un coéquipier faible, continuait sans rien dire, prêt à supporter ce qu'il faudrait. Mais sans bousculer un camarade. Etre envoyé au cachot à cause d'un camarade, écoper d'une peine

113 K.III, le virtuose de la pelle, récit 14, « le premier tchékiste ».

114 K.III le virtuose de la pelle, récit 13, « les cours ».

115 Des gens/ Goudkov, dans la prison de 1937 : **Goudkov, chef de la section politique d'une MTS (= station de machines et de tracteurs), arrêté pour détention d'enregistrements de Lénine et Trotski (ce genre de disques existait dans le temps) ne voulait pas croire que cela pouvait entraîner une condamnation et la relégation. Il considérait tous ceux qui l'entouraient en prison comme des ennemis en lutte contre le pouvoir soviétique. Mais les jours passaient. Goudkov avait pour voisins des gens tout aussi innocents que lui. Sur quatre-vingt personnes, aucun ne lui dit rien de plus que ce qu'il sentait lui-même. Il devint un membre actif du Comité des pauvres et du comité de lecture. Il donna deux conférences : il souriait en essuyant ses lunettes, et demandait pardon pour sa méfiance des premiers jours » (V.18, « la prison des Boutyrki 1937 ») ; Melodze, en 1946 : « Elena Sergueïevna Melodze, une Géorgienne, était, elle aussi, « membre de la famille » d'un mari fusillé. Profondément bouleversée par l'arrestation de ce dernier, Mélodzé avait naïvement cru qu'il était coupable de quelque chose. Elle avait retrouvé son calme quand on l'avait emprisonnée, elle. Tout était devenu simple, clair et logique : il y avait des dizaines de milliers de personnes dans son cas. » (K.III, le virtuose de la pelle, récit 13, « les cours »). A l'inverse « : Il y avait aussi dans notre brigade un ancien chef du NKVD de la ville de Gorki, qui avait un jour entamé une dispute avec un de ses « clients » dans un camp de transit :**

**-On t'a battu ? Et alors ? Tu as signé, donc tu es un ennemi, tu fais du tort au pouvoir soviétique, tu nous empêches de travailler. C'est à cause de canailles comme toi justement que j'en ai pris pour quinze ans. Je m'étais interposé : -Je t'écoute et je me demande ce que je dois faire : rire ou te cracher à la gueule » (K.V, résurrection du mélèze, récit 4, « le silence »)**

supplémentaire, et même mourir. Tout plutôt que d'ordonner à un camarade de travailler. Voilà pourquoi je ne suis pas devenu chef de brigade.. On m'a souvent proposé de l'être. Mais j'avais décidé que je ne le serais pas, même si je devais en mourir ».<sup>116</sup>

**« Nous étions habitués au claquement des culasses de fusil, nous savions par cœur l'avertissement des soldats d'escorte : « un pas sur la gauche ou sur la droite sera considéré comme une tentative d'évasion. En avant, marche » ! Et nous marchions tandis qu'un plaisantin répétait l'éternel mot d'esprit du camp : « Un saut en l'air sera considéré comme de la propagande ». On lançait cette pique hargneuse de façon que le soldat d'escorte ne pût l'entendre. Elle nous apportait un peu de réconfort, nous procurait un petit soulagement momentané. Cet avertissement, nous l'entendions quatre fois par jour : le matin quand on nous emmenait au travail ; à midi pour l'aller et retour du déjeuner ; et le soir, en guise de sermon, quand on nous ramenait à la baraque. Et, chaque fois, il se trouvait quelqu'un pour répéter la même remarque sur le saut en l'air, sans que cela importune ou exaspère quiconque. Au contraire, nous étions prêts à l'entendre des milliers de fois ».**<sup>117</sup>

A la mission de prospection du Lac Noir, où chacun espère rester et où on ne trouve malheureusement pas de charbon, arrive un jour une escorte, qui pratique une fouille et s'empare des vêtements personnels. « **Tout ce qu'ils avaient pu sauver, cacher aux truands, fut confisqué par l'Etat. Purement et simplement ! Cela s'était passé deux ans auparavant. Et maintenant, ça recommençait.** Le chef de baraque se met à déchirer ses propres vêtements à la hache. « **Tout le monde était agité, excité ; on mit longtemps à s'endormir. – Pour nous, il n'y a aucune différence entre les truands qui nous dévalisent et l'Etat, dis-je. Tout le monde tomba d'accord avec moi** » Les détenus se rassemblent devant le bureau du chef. Celui-ci fait entrer Chalamov, qui a été dénoncé. « **Alors, tu dis que l'Etat est pire que les truands ?... Je me moque pas mal d vos conversations. Mais que faire si on me les rapporte, ou, comme vous dites, on me les « souffle » ?... Va travailler. C'est que vous êtes prêts à vous bouffer entre vous. Les politiques ! Mais c'est que moi, je suis un chef : je dois faire quelque chose quand on me souffle... Ploutalov en cracha de fureur. Une semaine s'écoula et je partis avec le convoi suivant loin de la prospection, de cette prospection bénie, pour me retrouver dans une grande mine où, dès le premier jour, je pris la**

116 Lettre à Soljenitsyne ».

117 K.III le virtuose de la pelle, récit 20 « Le Ruisseau-Diamant ».

**place d'un cheval, attelé à un cabestan égyptien, la poitrine contre la barre ».**<sup>118</sup>

Avec la guerre, sans que la structure du camp ait fondamentalement changé, les rapports vont se modifier.

La guerre et l'après-guerre

« **La première année de la guerre, la lanterne de la vigilance vit sa mèche fuligineuse baisser de façon considérable. On enleva le fil de fer barbelé autour des baraques de 58, et les ennemis du peuple furent autorisés à remplir des fonctions importantes comme celles de chauffagiste, de chef de baraque ou de gardien de nuit, emplois qui selon la constitution concentrationnaire, ne pouvaient être occupés que par des droit commun ou, au pire, par des délinquants récidivistes ».**<sup>119</sup> La mine de charbon d'Arkagala, c'est aussi autre chose que l'or : « **A cette époque, je n'en étais plus à quémander un morceau de pain. Un gisement de houille n'est pas un gisement aurifère et le charbon n'est pas l'or ».** Et les mineurs sont des mineurs. « **L'escorte ne pénétrait jamais à l'intérieur de la mine ; l'obscurité souterraine protégeait contre les coups. Les contremaîtres libres se méfiaient également. Et si un bloc de charbon leur tombait sur la tête par le four vertical**». <sup>120</sup> Chalamov se trouve parmi eux en 1942, quand s'achève sa première peine, et que les autorités du camp cherchent à lui en « coller » une nouvelle. Mais ça ne va pas marcher avec les mineurs<sup>121</sup>. « **Dans la sombre galerie, froissements de journaux et rires. Le journal relatait la mort subite de Kisseliev. On en racontait les détails pour la centième fois en exultant.. Le jour où la nouvelle de la mort de Kisseliev parvint à la mine fut un jour de fête pour tous les détenus. Il me semble même que, ce jour-là, on remplit la norme ».**<sup>122</sup>

« **Ecoute, dit Kouznetsov, on m'a convoqué.. Là-bas, derrière le pont.. On m'a ordonné de faire une déclaration contre toi.. de dire que tu admirais Hitler.. Ecoute, je vais refuser de travailler avec toi. Parce qu'ils vont me convoquer de nouveau, et moi, je leur dirai : « je ne sais rien, je ne travaille pas avec lui ».**Chalamov

118 (K.II, Rive gauche, récit 19 « Esperanto ».

119 K.VI, Le gant, récit 2 « Galina Pavlovna Zybalova ».

120 K.III, le virtuose de la pelle, récit 17, « Juin ».

121 Il sera « seulement » envoyé de la mine au camp disciplinaire de Djelgala, où là les mouchards Z.et K. parviendront à lui coller une nouvelle « affaire » qui lui vaudra une condamnation de dix ans « pour propagande, calomnies etc.. ».

122 K.III, le virtuose de la pelle, récit 11, « l'ingénieur Kisseliev ».

se retrouve avec un nouveau coéquipier, Tchoudakov, un taciturne. Un incident se produit, celui-ci lâche accidentellement un wagonnet. On accuse Chalamov de sabotage. « **Andreïev alla distribuer quelques affaires à des camarades : des chaussettes russes de rechange et une écharpe en coton- pour ne rien posséder de trop lors de son arrestation... Mais on n'arrêta pas Andreïev. Tchoudakov refusa de mentir. Malgré un régime de cachot – un gobelet d'eau et trois cents grammes de pain par jour –on ne put lui extirper nulle déclaration : ce n'était pas la première fois que Tchoudakov était en détention et il connaissait le véritable prix des choses. A quoi tu veux me pousser, dit-il au juge d'instruction. Andreïev ne m'a jamais fait de tort. Je sais comment ça se passe. Ça ne vous intéresse pas de me juger. C'est Andreïev que vous voulez condamner. Eh bien, tant que je serai vivant, vous ne le jugerez pas. Vous en êtes à peine à commencer à manger de la bouillie de camp ».** Tchoudakov sort du cachot amaigri. Incapable de travailler à la mine, il est préposé aux bains. C'est là qu'il tue le contremaître mouchard Timochenko « **Tchoudakov :« Derrière le pont. J'ai entendu ce que tu as raconté au délégué.. –Chacun fait son propre salut, dit Timochenko. C'est la loi de la taïga. Nous sommes en guerre. Mais toi, t'es un sacré original. T'es un crétin, Tchoudakov. Un crétin aux oreilles bouchées. Qu'est-ce que tu as pris à cause de ce maudit Andreïev. – Oui, mais ça, c'est mon affaire, »« Et il sortit. Timochenko se laissa tomber dans le tonneau haut et étroit.. Le contremaître aimait prendre son bain dans celui-là.. la vapeur recommença immédiatement à bouillonner.. Timochenko fit son signal au préposé, mais la vapeur bouillante continua de jaillir par le tuyau.. Quand on ouvrit les portes et les fenêtres, Timochenko avait cessé de respirer, il avait été ébouillanté vif ».**<sup>123</sup>

Plus tard, alors que « les nôtre approchent de Berlin », à l'été 44 : « **On était en pleine épidémie d'assassinats, comme disait Voronov. L'assassinat est contagieux. Si on tue un chef de brigade quelque part, on trouve sur le champ des imitateurs, et les chefs de brigade, eux, prennent des hommes pour veiller pendant leur sommeil, pour les protéger pendant qu'ils dorment. Mais tout cela ne sert à rien. On en tue un à coups de hache, on fracasse le crâne d'un autre avec une pince, on scie le coup à un troisième avec une scie passe-partout ».**<sup>124</sup>

« **Chaque jour, devant toute la brigade, Poloupane me passait à tabac. Il me purgeait de ma culture. Poloupane me cassa plusieurs dents et me brisa une côte »**

123 K.III, le virtuose de la pelle, récit 17, « Juin ».

124 K.III, le virtuose de la pelle, récit 18, « Mai ».

Sur son rapport, Chalamov est transféré à lagodnoïe en tant que fainéant invétéré. C'est au printemps 1944. Isolateur, sortie pour travaux, procédure enrayée parce que peine trop récente (« **Quelqu'un, là-haut, avait estimé qu'une condamnation supplémentaire ne rapporterait pas grand-chose à l'Etat** »). Rencontre dans la rue de lagodnoïe. « **Chalamov ! Chalamov ! C'était Rodionov, un travailleur, un crevard de la brigade de Poloupane qui, comme moi, venait du bataillon disciplinaire de Spokoïny. Chalamov ! J'ai fracassé le crâne de Poloupane ! A coups de hache, dans la cantine. On m'amène ici pour l'enquête. Il est mort, cria-t-il en dansant frénétiquement. A coups de hache, dans la cantine ! Cette heureuse nouvelle me fit au chaud au cœur. Les gardes nous séparèrent... A l'époque, beaucoup de chefs de brigade finissaient le crâne fendu** ».<sup>125</sup>

Cela du côté des détenus. Du côté des autorités aussi, les choses évoluent. Avec le temps, et la fin de terreur, une nouvelle classe de dirigeants et cadres corrompus, lâches et vénaux s'est installée et a pris ses aises à la Kolyma ; avec en plus les caractéristiques coloniales d'une telle installation.

« **Les ingénieurs, les géologues et les médecins qui sont venus à la Kolyma sur contrat avec le Dalstroï se dépravent rapidement : la « grosse galette », la loi de la jungle, le travail d'esclave qu'il est si facile et si avantageux d'utiliser, le rétrécissement des intérêts culturels, tout cela corrompt et déprave. Un homme qui a longtemps travaillé dans un camp ne s'en retourne pas sur le continent : là-bas, il ne vaut pas un sou et il s'est habitué à une vie luxueuse, aisée. C'est cette corruption qu'on nomme en littérature « l'appel du Grand Nord ».**<sup>126</sup> Chalamov décrit un de ces chefs dans le récit intitulé « la cravate ».<sup>127</sup> Il y a une séance de cinéma pour les détenus. On repasse la première partie du film parce que Delmatov, le vice-directeur de l'hôpital chargé de l'économat, est arrivé en retard. Puis, « **comme au cinéma, Delmatov arriva en retard au concert donné par les amateurs du camp. Lourd, pansu avant l'âge, il se dirigea vers le premier banc libre** ». Ou encore : « **Le docteur Doktor était un salopard fini. On disait que c'était un concussionnaire et un parasite, mais y-avait-il à la Kolyma des chefs qui ne l'étaient pas ? Tous étaient des parvenus vindicatifs, et cela aussi, c'était un paradoxe. Le docteur Doktor haïssait les détenus. On ne peut pas**

125 K.VI, Le gant, récit 3, « Liona Tchékanov, ou deux hommes condamnés ensemble se retrouvent à la Kolyma ».

126 K. I, Première mort, récit 26, « Croix-Rouge ».

127 K.I Première mort, récit 21.

**dire qu'il les traitait mal ou avec suspicion, non, il les tyrannisait** ». <sup>128</sup> Tout le monde s'incline avec obséquiosité devant ces « nouveaux bourgeois », tels Nikichov, Directeur du Dalstroï entre 1939 et 1948, qui a fait construire le long de la route de gigantesques « Maisons de la Direction », extrêmement luxueuses et bien entretenues, où il ne séjourne tout au plus qu'une fois par an.<sup>129</sup>

Cependant, la guerre (qui va conduire des gens nouveaux dans les camps : « **des rapatriés venant d'Italie, de France ou d'Allemagne et expédiés tout droit dans l'Extrême-Nord** ». « **Ils étaient arrivés à la Kolyma pour remplacer les trotskistes morts ou épuisés.. Les traîtres à la patrie et les maraudeurs remplirent les baraques des détenus et les cabanes qui s'étaient vidées pendant la guerre** »<sup>130</sup>, va aussi amener de nouveaux cadres, issus de la guerre, partisans et serviteurs convaincus de leur patrie. Chalamov décrit quelques-unes de leurs rencontres avec les corrompus établis.

« **Ecoutez, dit le chef aux cheveux blancs, en se postant au milieu de la salle et tendant les deux bras vers les couchettes alignées en double rang le long des murs. Ecoutez-moi. Je suis le nouveau chef de la Direction Politique du Dalstroï. Ceux qui ont des fractures ou des contusions, qui ont été battus au front de taille ou à la baraque par des contremaîtres ou des chefs de brigade, - bref, tous ceux qui ont reçu des coups- qu'ils le disent. Nous sommes venus enquêter sur le traumatisme. Le traumatisme est horrible. Mais nous allons y mettre fin. Tous ceux qui ont reçu de tels traumatismes, parlez-en à mon aide de camp** ». Chalamov est alors aide-médecin de la salle. Personne ne dit mot, sauf un qui déclare un bras cassé par un soldat « **Un soldat ? Est-ce que nos soldats battent les détenus ? Ce n'était sûrement pas un soldat de la garde, mais un chef de brigade.. Vous voyez comme vous avez mauvaise mémoire. Ce n'est pourtant pas tous les jours que vous avez une occasion comme celle-ci. Nous n'admettons pas les coups. Et, plus généralement, il faut mettre fin à la grossièreté, à la crapulerie, aux jurons. J'ai déjà pris la parole à une réunion des responsables économiques.. Nikichov a pris la parole à cette conférence. Il a dit : « Vous êtes des gens nouveaux, vous ne connaissez pas la Kolyma. Ici, on a des conditions spéciales, une morale spéciale ». Moi, je lui ai répondu » Nous sommes venus ici pour travailler et nous allons**

128 K.III, le virtuose de la pelle, récit 13, « les cours ».

129 K.II, Rive gauche, récit 7, « Ivan Fiodorovitch ».

130 Cf. K.II, Rive gauche, récit 21, « le dernier combat du commandant Pougatchov », K.VI, Le gant, récit 21, « Riva-Rocci ».

travailler. Seulement, nous n'allons pas travailler comme le dit le camarade Nikichov, mais comme le dit le camarade Staline ». En entendant que l'affaire en était arrivée jusqu'à Staline, les malades avalèrent leur langue ». <sup>131</sup>

Ce nouveau chef, « un certain Lutsenko », était arrivé pour assister (I. F. Nikichov), il faisait le tour de la Kolyma en notant, dans tous les hôpitaux, le nom de ceux qui avaient des traumatismes résultant de coups. Il y en avait beaucoup. Bien entendu, I.F avait été informé par ses mouchards des rapports de Lutsenko. Lutsenko avait fait un rapport devant les instances dirigeantes. En réponse à l'exposé de Lutsenko, I.F avait prononcé un grand discours. Bien des nouveaux sont arrivés chez nous, racontait-il, mais tous se sont à peu près rendu compte qu'ici, les conditions sont particulières, ce sont des conditions propres à la Kolyma, et il faut le savoir. Il espérait, disait-il, que les jeunes camarades le comprendraient, et travailleraient de concert avec nous. La dernière phrase de la conclusion de Lutsenko fut : « Nous sommes venus ici pour travailler, et nous allons travailler, mais pas comme le dit I.V, non ! Nous travaillerons comme le dit le Parti ». Tout le monde, tous les cadres, toute la Kolyma, comprit que les jours d'I.F étaient comptés .. Le jour suivant, il fut convoqué à Magadane. Il obtint de l'avancement : il devint ministre de l'industrie, mais là n'était pas la question, bien entendu ». <sup>132</sup>

Il décrit aussi l'appui qu'il trouve alors en eux et qu'il leur apporte.

« Arrivé avec un contrat, en ennemi juré des détenus, Roubantsev, (major de santé venu du front) intelligent et indépendant d'esprit, comprit très vite qu'on l'avait trompé lors de son instruction « politique ». Des salauds, des parasites, des calomniateurs et des fainéants – voilà ce qu'étaient ses camarades de travail. Quant aux détenus – de toute qualification, y compris médicale – c'étaient eux qui faisaient marcher l'hôpital, les soins, le travail. Roubantsev comprit la vérité et ne la dissimula point. Il traquait les fainéants et les profiteurs. On signala immédiatement à Magadane ces activités qui menaçaient l'équilibre général ». <sup>133</sup>

Une cabale de cadres et de chefs se forme pour le renvoyer. « Qu'allons-nous faire ? dit Antonia Serguievna. D'ici un an, nous serons dans une misère noire. Et il est ici pour trois ans. Il nous a interdit de prendre des domestiques parmi les détenues. Pourquoi ces malheureuses devraient-elles souffrir aux travaux de force ? A

131 K.V, La résurrection du mélèze, récit 11, « le chef de la Direction Politique ».

132 K.II, Rive gauche, récit 7, « Ivan Fiodorovitch ».

133 K.II, Rive gauche, récit 12, « un descendant de décembre ».

cause de qui ? A cause de lui ». <sup>134</sup> Roubantsev est renvoyé et remplacé par un incompetent, Lounine, qui s'adonne aux beuveries. Chalamov est alors aide-médecin en chef du service de chirurgie. C'était, dit-il, « mon hôpital » (il y est arrivé en 1946 avec des malades, après avoir terminé les cours). . Nous avons tout refait jusqu'à la moindre vis, la moindre brique. A présent, les médecins et les aide-médecins qui se trouvaient là s'efforçaient de travailler de leur mieux. Pour beaucoup d'entre eux, il s'agissait d'un devoir sacré : faire usage de leurs connaissances, aider les gens ».

Après le départ de Roubantsev, tous les fainéants relevèrent la tête »

« Je fis un rapport demandant la visite d'une commission de Magadane. On me transféra dans la forêt, dans un campement forestier. On voulut m'envoyer dans un gisement disciplinaire, mais le délégué du district le déconseilla fortement : on n'était plus en 1938. Il valait mieux éviter.

La commission arriva et Lounine fut renvoyé. Et moi, au bout d'un an, quand les autorités de l'hôpital changèrent, je quittai mon poste d'aide-médecin du secteur forestier et pris la direction de l'accueil des malades à l'hôpital ... Sur le conseil de toutes les organisations, c'est à moi que l'on proposa le poste ». <sup>135</sup>

Arrivant au terme de ce tortueux voyage dans le temps –Staline sur les traces de Varlam Chalamov, il faudra donc bien nous garder de lâcher la proie pour l'ombre : ou, pour le dire autrement, de conclure de l'horreur qu'il convient de se livrer aux canailles. Ce n'est pas là ce dont nous rencontrons ici le témoignage. Sans nous être penchés sur ce que fut « la grande guerre patriotique »–, nous voyons le rideau s'ouvrir sur ce qui en résulte ; un pays, l'Union Soviétique, où s'empilent des éléments inajustés, mal équarris, non traités dans leur vigueur contradictoire, que nous autres qualifierons plus tard de « social-fasciste », « nouveau bourgeois » : mais qui a prouvé par le terrible effort des siens qu'il était une patrie méritant leurs efforts.

« Je connais beaucoup d'intellectuels, et pas uniquement des intellectuels, qui ont secrètement adopté les limites morales des

134 K.VI, le gant, récit 19, « un lieutenant-colonel du service sanitaire ».

135 Et encore : »Nous étions en 47 et non en 37 – et moi, qui avais été témoin d'un certain nombre de choses que le docteur Doktor ne pouvait même pas imaginer, j'étais tranquille et je n'attendais qu'une seule chose : que le chef s'en aille. J'étais l'aide-médecin en chef du service de chirurgie.

« Le docteur Doktor tenta de trouver de l'aide auprès du délégué du NKVD. Mais ce délégué était un homme du front, Baklanov, un jeune arrivé après la guerre. Il connaissait les sales petites combines personnelles du docteur Doktor – aussi le docteur Doktor ne rencontra-t-il aucune sympathie auprès de Balkanov » (K.II, Rive gauche, récit 22 « le directeur de l'hôpital ».

**truands dans leur conduite d'hommes libres. Dans la bataille qui a opposé ces hommes au camp, c'est le camp qui a gagné. Ils ont adopté la morale : il vaut mieux voler que demander ; à l'instar des truands, ils se sont mis à faire la différence entre ration personnelle et ration d'Etat et se sont permis une attitude trop libre à l'égard de ce qui fait partie des biens publics. Il y a beaucoup d'exemples d'aviissement au camp. Garder des frontières morales, une limite, est très important pour un détenu. C'est le problème essentiel de sa vie : est-il resté un homme ou pas ? ».**<sup>136</sup>

## AINSI POUR CONCLURE

Il n'y aura pas de sens à rechercher un jugement global, « de valeur », qui reviendrait à une question telle que : eût-il fallu perdre la guerre ? De là que tout jugement globalisant se trouve bloqué, ou, comme disaient les chinois, « la question de Staline est une question complexe qui demandera beaucoup de temps pour être résolue »...

Nous laisserons tout de suite de côté l'insanité des jugements minuscules, ridicules, du type « culte de la personnalité » ou « bureaucratie ». S'il ne s'agissait que de cela (en plus parfaitement inexact, on l'a montré, concernant la « bureaucratie »), il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat. L'affaire est quand même autrement plus sérieuse !

Quant au jugement dominant, hégémonique, nous le connaissons. Staline est le nom du Mal en personne et rien de l'époque ne vaut d'être sauvé. Il faut seulement garder le nom comme totem à faire peur qui, tel la pyramide au bord du désert, interdit au passant effrayé de s'aventurer plus loin dans la contrée.

Pourtant, notre monde actuel tient beaucoup de Staline : le socialisme en moins.

Citons : pour ce qui est de la dictature de l'Un, nous sommes servis ; le marché seul, le capital horizon indépassable, la pensée « citoyenne » !

L'amputation d'une large, très large fraction de l'humanité, sans usage pour le capital : « l'homme inutile », comme l'appelle l'économiste Pierre Giraud. Combien de gens vivant sous la tente, combien d'affamés, combien de « déplacés », combien d'errants ? Que dire de la prison ?<sup>137</sup>

Quelle fraction de l'humanité livrée aux bons soins des truands ? Et combien de chefs d'état, pas seulement dans les « républiques

136 K.III, le virtuose de la pelle, récit 11, « l'ingénieur Kisseliev ».

137 0,8% de la population américaine en prison en 2012. Chiffre comparable à celui de l'URSS en 1931 (0,9 à 1%).

bananières », relevant du monde la pègre ?

Devenir du travail : travail forcé. Si tu n'es pas content tu pars. On t'embauche pour la semaine. On a de quoi te remplacer.<sup>138</sup>

Et de l'autre côté, adhésion, effacement et ignorance satisfaite d'elle-même. Le découpage par zones plus efficace, pas seulement du fait des frontières. Staline n'était qu'un gagne-petit ! En le vouant aux gémonies on ne s'en prend qu'au socialisme et surtout, on bétonne la pensée unique, obligatoire.

Puis, si on veut repenser l'époque de l'intérieur, retrouver ce qu'était la Russie post-révolutionnaire et se représenter ce qu'y aurait été une autre voie, on ne peut pas se figurer les choses du point de vue d'une métropole occidentale. Il faut plutôt se déplacer vers le Congo, par exemple, se demander ce que seraient les problèmes à résoudre par une révolution là-bas.

Et c'est bien de ce point de vue que la question Staline nous intéresse, à ceci près qu'à l'heure qu'il est, on doit et on ne peut penser les questions politiques qu'à une échelle mondiale. En se plaçant effectivement du point de vue, comme dirait Chalamov, de « la révolution mondiale. »

Or là-dessus du chemin a été parcouru. En Chine, bien sûr. Réussite économique, corruption des esprits, dit Chalamov, Staline, disait Mao, s'occupait de l'infrastructure, négligeait la superstructure. Staline, disait surtout Mao dès les années 50, n'était vraiment pas fort en dialectique. Façon de parler très maoïste. Pas fort du tout. Réintroduire la dialectique, qui oblige à compter un peu plus loin que le deux et pas juste un seul « deux », ce fut la tentative de la révolution culturelle, qui est donc, jusqu'aujourd'hui, la seule critique en actes de Staline. Et qui est donc pour nous le seul point de départ possible. On connaît le fameux mot d'ordre : « un se divise en deux ». Et pas qu'un seul Un pour bien plus qu'un seul deux. Or ce qui est remarquable, c'est que cette révolution a procédé en plusieurs temps disjoints. Il s'agissait de distinguer politique et Etat, socialisme et communisme, et de ce point de vue scinder le pouvoir entre Etat et dictature de masse. Pour cela il faut que la politique l'emporte sur l'Etat, ce qui veut dire que le point de vue du communisme relativise tout ce qui s'appelle « acquis du socialisme » et le mette en perspective. Telle était la pensée de la révolution culturelle, telle qu'exprimée dans ses fameuses directives. Dans les faits, on est d'abord revenu à Lénine et on est reparti de Lénine : soit la question du contrôle populaire du pouvoir. « Mêlez-vous des affaires de l'Etat ». Plus tard au

138 Comme le dit un jeune homme, en région parisienne, récemment embauché – à la semaine dans un grand entrepôt : « Chaque lundi, il y a une sélection ».

cours cette révolution, et partiellement en bilan et torsion sur elle-même de son échec, est venue au premier plan la question des transformations communistes : soit la question du travail bien sûr, pour quoi et comment – « servir le peuple »-, comment ça peut changer dans un sens communiste, en vrai. Quelque part entre les deux, et séparant ces deux aspects, l'indivision du parti communiste et de l'état, une direction politique séparée conçue comme provisoire. On repartira donc de là, d'un bord de la révolution culturelle à l'autre, tenir ensemble ses deux bords.

C  
R  
I  
S  
I  
S  
&  
C  
R  
I  
T  
I  
Q  
U  
E

/

Volume 3 /  
Issue 1